

Pierre Béhel

La bascule

Roman

L a b a s c u l e

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.fr>

L a b a s c u l e

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.fr>

La bascule

L a b a s c u l e

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

La région de Morbourg a été utilisée dans de nombreux romans de Pierre Béhel. S'il y a une cohérence de cet univers, le présent roman peut être lu indépendamment des autres.

L a b a s c u l e

L a b a s c u l e

Prologue

La bascule

L a b a s c u l e

20 avril 1999

Dans un coin du terrain, les ronces commençaient à couvrir une camionnette Citroën type H grise. Il ne restait pas grand'chose de celle-ci. Avec les années, les pneus s'étaient désagrégés, la taule avait rouillé, commençant à se trouser en de nombreux endroits, et l'intérieur servait d'abri à de multiples animaux, des insectes, des rongeurs ou des oiseaux. Elle était à l'image du reste du terrain : des arbres y avaient poussés anarchiquement, des bouleaux, des chênes ou des conifères. Le reste était couvert d'herbes folles déjà plus hautes que le genou malgré la saison, le printemps ayant été précoce cette année-là dans la région.

Au centre, trônait une maison. De plan carré, d'une dizaine de mètres de côtés, elle ne possédait pas d'étage mais son toit à quatre pentes couvert de taules était percé de fenêtres. Il y avait donc une sorte de grenier plutôt qu'un véritable étage. Le crépi qui la recouvrait n'avait pas été repeint depuis longtemps, si on excepte les tags. Si elle n'avait pas d'étage, la maison semblait par contre posséder une cave : le rez-de-chaussée était légèrement surélevé et on pouvait voir quelques débouchés d'aérations conçus pour être discrets.

La bascule

Des grapheurs s'étaient amusés en plusieurs endroits des murs extérieurs. Mais les barreaux aux fenêtres comme la porte semblaient ne jamais avoir été violés.

Une petite camionnette, construite sur la base d'une voiture de tourisme, pénétra dans le terrain, se dirigeant vers la maison sans prendre garde aux herbes hautes. Elle utilisait un chemin déjà tracé et partiellement effacé par le renouvellement annuel de la végétation.

Quand le véhicule stoppa près de la porte de la maison, l'homme qui la conduisait retourna à pieds à la barrière d'entrée pour la refermer. Puis il revint à son utilitaire et ouvrit la porte arrière.

Il se saisit d'un grand paquet enroulé dans un tapis. Avec, malgré tout, un certain soin, il le traîna jusque sur le sol. Il prit garde à amortir l'atterrissage sur le sol. Malgré tout, un petit cri étouffé retentit, à mi-chemin entre la protestation et la douleur. Le tapis se tortilla un peu.

« Taisez-vous un peu, vous me fatiguez, et il n'y a que moi pour entendre vos jérémiades incessantes » soupira l'homme.

« Où sommes-nous ? »

« Là où vous vouliez être. »

L'exclamation qui parvint à sortir du tapis était étouffée et incompréhensible. Elle tenait, au départ, sans

La bascule

doute plus de l'onomatopée que d'une expression articulée.

L'homme referma l'utilitaire, laissant un instant le tapis dans l'herbe humide. Puis il se dirigea vers la porte de la maison et, grâce à une clé qu'il retira de sa poche, il ouvrit la porte. Une odeur de renfermé s'échappa. L'homme détourna la tête, en retenant sa respiration, avec une légère grimace de dégoût, par réflexe.

Il entra dans la maison et ouvrit plusieurs fenêtres. Il fallait aérer. Depuis combien de temps n'y avait-il eu personne ici ? Des mois. Et, si on excepte les quelques passages rapides de l'homme, des années. Des dizaines d'années.

L'endroit était rempli de poussière, de toiles d'araignées. Les quelques meubles, une table, des chaises, n'étaient pas couverts et leur couleur restait inconnue tant ils étaient sales. Dans un coin, il y avait une sorte de vieille cuisinière en fonte, prévue pour qu'on y fasse brûler du charbon. Une plaque de cuisson électrique était posée dessus. A côté, l'évier écaillé devait avoir le même âge.

Une deuxième pièce était accessible à partir du séjour : Il s'y trouvait un lit pour deux personnes avec juste un matelas sur un sommier.

L'homme retourna près de la porte d'entrée et mis en fonctionnement l'alimentation électrique de la maison. Se baissant, il ouvrit un petit panneau dans le

La bascule

mur et tourna un robinet. Il resta un instant à écouter, vérifiant à l'oreille qu'aucune fuite ne s'était déclenchée.

Puis il se rendit dans les toilettes et urina avant de tirer la chasse d'eau. Il observa la plomberie mais celle-ci sembla se comporter comme attendu. Pas de fuite. L'homme fut soulagé.

Alors il se décida à aller chercher le tapis en rouleau qui reposait dans l'herbe. Il l'apporta dans la pièce principale puis referma la porte et les fenêtres. Il s'agenouilla ensuite à côté du tapis et dénoua les cordelettes avant de dérouler ce qui cachait la femme.

Elle était enchaînée aux pieds et aux mains mais n'était pas bâillonnée. Ses yeux firent aussitôt le tour de l'endroit.

« C'est donc ici ? »

« Oui. »

« Il y a moyen d'aller aux toilettes ? »

L'homme montra la porte appropriée. La femme tenta de se lever mais, à cause des chaînes, n'y parvint pas.

« Mettez-vous à genoux. Je vais vous aider. »

Quand elle fut enfin debout, elle se dirigea à petits pas, toujours entravée, vers les toilettes. Avant de s'y enfermer, elle se retourna vers l'homme.

« Ca vous fait rire de me voir marcher comme ça ? »

La bascule

« Non. C'est juste que je préfère que vous ne profitiez pas de ce passage aux toilettes pour me fausser compagnie. »

« Il faudrait faire le ménage, ici. »

L'homme sourit. Il pensa que ça ne serait sans doute pas sa première remarque si, un jour, il se retrouvait dans la situation de la femme. La porte des toilettes fut claquée.

Il profita de la pause pour aller chercher dans sa voiture ce qu'il avait prévu pour rendre le séjour un peu plus agréable. Il y avait des draps pour le lit, de quoi faire le ménage (dont un aspirateur-balai assez léger et maniable pour traquer les toiles d'araignées au plafond), de la nourriture en conserve... Depuis combien de temps n'avait-il pas passé ne serait-ce qu'une nuit dans cette maison ? Des années. Il revenait de temps en temps, se contentant de pique-niquer.

Si on exceptait les souvenirs, l'endroit était plutôt agréable. Il aurait suffi de rénover ou de reconstruire la petite maison pour en faire un lieu de résidence très chic. Après tout, au bout du terrain, on se trouvait au bord de la falaise. Et, à quelques dizaines de mètres de la limite du terrain, se trouvait l'ancien château des vicomtes de Saint-Alban. Une ruine, aussi. L'homme ignorait qui en avait hérité et il s'en moquait. Le château finirait par s'effondrer, même si quelques travaux y étaient faits de temps en temps.

La bascule

L'homme sortit. Il avait besoin d'aller voir la mer. Dans la maison, il avait toujours ressenti comme une sensation d'étouffement. Jamais il n'y avait habité. Jamais il n'y avait vécu. Enfant, on ne l'avait jamais emmené ici. Il n'avait découvert son héritage qu'une fois adulte. Il n'avait découvert l'histoire de cet endroit et de sa famille qu'une fois adulte. Il avait alors vécu une sorte de dépression.

Séverine et Joseph Formentin n'étaient pas ses parents. Ils l'avaient pourtant élevé comme s'il avait été leur fils, avec une trop grosse différence d'âge cela dit, il avait fini par s'en apercevoir. Alors, ils avaient avoué l'avoir adopté. Toute la vérité, il la découvrit plus tard, en devenant majeur.

Durant sa dépression, il se surprit à leur en vouloir de tous ces mensonges. Pourtant, qu'auraient-ils pu faire ? Qu'auraient-ils pu dire à un enfant ? Non, l'homme avait fini par accepter. Accepter les mensonges et les omissions. Accepter l'amour parental du couple Formentin. Accepter l'inacceptable de son histoire familiale. Séverine et Joseph Formentin lui avaient répété : il n'était pas coupable de tout cela.

Mais, s'il était innocent, que faisait cette femme enchaînée dans cette maison maudite ? Et si c'était elle qui avait raison ? L'homme marcha dans les herbes hautes et humides tout en songeant à tout cela.

Le bord de la falaise était là. Quelques pas en avant et plus rien n'aurait d'importance.

La bascule

D'un côté, on apercevait Morbourg, essentiellement son vaste port. La limite urbaine n'était pas très loin. Le village de Saint-Alban appartenait à la proche banlieue de la ville mais était un peu plus à l'intérieur des terres. De l'autre côté, il y avait le château des vicomtes de Saint-Alban. Un simple corps de bâtiment à la toiture usée. Le vieux château féodal n'existait plus depuis longtemps, remplacé par ce bâtiment de style Renaissance, construit à partir du donjon dont on pouvait encore vaguement deviner la présence dans un coin.

Et, devant, à perte de vue, la mer. L'homme regarda le lointain, longtemps.

Enfin, il retourna dans la maison. La femme s'était assise sur une chaise après l'avoir vaguement dépoussiérée.

« Vous voilà enfin, Guy Routot. J'ai cru que vous m'aviez abandonnée là, livrée à quelque araignée féroce. »

L'homme sourit tristement.

« Ici, vous pouvez utiliser ce nom. »

« C'est votre nom. »

« Oui, vous avez raison, c'est mon nom. Et cette maison est celle que fit construire mon grand-père. »

« Emile Routot. »

« Oui. »

L a b a s c u l e

L a b a s c u l e

Première partie

L a b a s c u l e

L a b a s c u l e

7 novembre 1921, 6h30

La planche basculait bien, sans provoquer de grincement. Habillé d'un manteau noir et portant un chapeau de même couleur, l'homme fit le test plusieurs fois. Il faut dire que les assistants avaient été sermonnés : il ne fallait pas négliger le côté sinistre d'un tel grincement. C'était inapproprié. L'huile ne devait donc pas être épargnée.

De même, l'homme déclencha le mécanisme, provoquant la chute du mouton. Il tira sur la corde pour remettre le mouton en place. Nouveau test. Parfait. Un bruit sourd à chaque fois, celui du choc du mouton contre la lunette, sans aucun grincement, un bruit pur et beau.

L'homme en noir vérifia aussi la présence du grand panier parallélépipédique. Le couvercle était ouvert. Il attendait son chargement.

Autour, la foule, elle, attendait le véritable spectacle mais appréciait les prémisses. Il y eut quelques expressions de réjouissance. Le bon peuple aimait le travail bien fait. Il appréciait le soin apporté à la perfection professionnelle. L'homme préférait ne pas savoir ce que le bon peuple préférait en l'occurrence.

La bascule

Cela n'avait pas d'importance : il n'était pas là pour complaire aux spectateurs.

L'homme sortit sa montre de son gousset et la regarda : il restait une dizaine de minutes. Les assistants étaient autour, dans l'espace délimité par les agents de police. La foule avait été repoussée au-delà d'une distance raisonnable, une dizaine de mètres. Cela permettrait au maximum de gens de jouir pleinement du spectacle qui, pourtant, aurait lieu sur la placette au niveau du sol.

Un corridor au travers de la foule avait été ménagé par les policiers entre l'espace libre et la grande porte métallique. C'est par là que viendrait celui qu'ils attendaient tous. Il faudrait le recevoir convenablement, avec honneur. Dans l'instant ultime, il ne reste aucune infamie, aucune honte. Il ne reste qu'un homme qu'il faut recevoir dignement.

L'homme en noir rangea sa montre. Il fit le tour de l'endroit du regard. Il reconnaissait cette foule, celle qui était présente à chaque fois. Elle était une foule venant au spectacle, ne se préoccupant pas de ce qui était juste ou non, cruel ou non. La même foule se rendait au cirque voir des fauves fouettés pour les forcer à réaliser mille tours qui amuseraient les enfants.

La placette était utilisée à chaque fois. Et les habitants des immeubles de rapport situés autour, et dont les fenêtres permettaient de mieux voir le spectacle, louaient leur vue. Plus l'étage était élevé, plus le prix

La bascule

l'était aussi. Les affaires avaient été bonnes pour les résidents : il y avait du monde derrière chaque fenêtre.

Combien y avait-il de gens présents, entre ceux qui étaient au niveau du sol et ceux derrière les fenêtres ? Quelques centaines, tout au plus. Pour l'homme en noir, c'était un chiffre raisonnable mais pas un record. Celui qu'il devait recevoir n'était pas extraordinaire non plus.

Soudain, quelque chose attira le regard de l'homme en noir. Au premier rang de la foule. Bien en face de la lucarne. Il y avait un enfant, une dizaine d'années environ. Il était triste. Il était surtout le seul enfant présent. Il était tenu par une femme habillée en noir, les deux mains de la femme croisées sur le ventre de l'enfant. Elle ne voulait pas qu'il s'échappe. Elle semblait vouloir le réconforter alors qu'elle-même avait visiblement davantage besoin de réconfort que l'enfant.

L'homme en noir fut tout d'abord scandalisé. On n'amène pas un enfant à ce genre de spectacle. Et on ne le met pas au premier rang, surtout en face de la lucarne. Il envisagea un court instant de demander à un policier d'intervenir, d'écarter cette femme et son enfant. Puis il comprit. Il s'était souvenu du visage de cette femme, de celui de cet enfant. Il avait croisée cette femme et son fils environ une heure plus tôt.

Un de ses assistants manquait encore à l'appel. Il n'était pas ressorti. Il avait à préparer convenablement celui qui devrait être reçu dans quelques instants.

L a b a s c u l e

Soudain, il y eut de l'agitation dans la foule. Comme l'homme en noir, tout le monde avait entendu un ébranlement dans la grande porte métallique. Le portillon s'ouvrit et l'assistant manquant vint rejoindre les autres.

L'homme en noir l'interrogea du regard. L'assistant confirma en silence que tout était prêt. Voilà, dans quelques minutes, le spectacle serait terminé. Il resterait alors seulement à nettoyer et démonter l'engin. Et nettoyer aussi la placette où la foule s'était rassemblée. Il ne devait rester aucune trace, si on excepte les pavés plats positionnés aux endroits appropriés pour que l'engin soit bien stable.

Pour quelques secondes que les gens regarderaient, c'était beaucoup de travail, tout de même.

L a b a s c u l e

7 novembre 1921, 7h00

« Emile Routot, né le 20 avril 1889 à Morbourg, vous avez été reconnu coupable... »

Par réflexe, Emile Routot s'était levé pour écouter le procureur. Mais, à vrai dire, il ne l'écoutait pas. Il avait les mains attachées dans le dos et les jambes aussi étaient entravées. Pas de chaînes : des cordes. Il pouvait marcher mais pas courir. L'assistant du bourreau avait fait correctement son travail, pour autant qu'Emile Routot pouvait en juger : le col de la chemise était découpé, les cheveux rasés dans le cou.

Sa femme était sortie avec son fils. Ils assisteraient à l'exécution avec le reste de la foule. Par fierté, Emile Routot espérait une affluence considérable. Il s'était promis de ne pas défaillir, de ne pas faire honte à son fils. C'était bien droit, sans frémir, qu'il se ferait couper en deux.

Le cortège se mettait en place. D'abord, des policiers, armes au poing. Puis deux gardes pénitentiaires qui l'emmenaient, chacun le prenant par un bras. Suivaient deux autres policiers armés et, enfin, les officiels : le procureur, son avocat, le directeur de la prison...

Le cortège sortit du bâtiment d'honneur de la prison, là où avait eu lieu l'ultime rencontre entre le

La bascule

condamné et ses proches, là où il avait pu fumer une dernière cigarette et boire un dernier verre de rhum.

Traverser la cour. La grande porte métallique n'avait pas été entièrement ouverte mais juste le portillon. Le gardien de faction s'écarta pour laisser passer le cortège. Il fallut que les deux gardes tournent et fassent franchir au condamné le seuil de la prison en marchant de côté. Ils veillèrent à ce qu'il puisse franchir l'étroit passage sans se fracasser le crâne ni se prendre les pieds dans la marche métallique. Il devait arriver à sa destination en parfait état et dignement.

Voilà, le seuil avait été franchi. Emile Routot obligea le cortège à marquer un temps d'arrêt. Il avait vu la guillotine, le bourreau et ses assistants. Mais c'était la foule qu'il toisait. Il regarda aussi ceux qui assistaient au spectacle depuis les fenêtres. En face de la lunette de la guillotine, il vit sa femme et son fils. Il leur sourit. Quelques secondes d'arrêt. C'était déjà de trop. Les gardes le forcèrent à avancer. Ils laissèrent leur place à deux assistants du bourreau qui l'amènèrent contre la planche basculante. Le bourreau fixa une lanière autour de son invité. Celui-ci était désormais solidaire des mouvements de la planche.

Les assistants s'accroupirent et saisirent les mollets du condamné tandis que le bourreau appuyait sur le haut de son dos. La planche bascula.

Maintenant qu'Emile Routot était horizontal, qu'il voyait la lunette ouverte en redressant la tête, ses

La bascule

bonnes résolutions s'évanouirent. Il eut peur. Il allait mourir dans quelques secondes.

La planche avançait. Les épaules du condamné heurtèrent la lunette que le bourreau referma. Le cou d'Emile Routot était désormais emprisonné.

Il vit son fils et sa femme. Ils étaient paralysés. Ils regardaient. Ils tremblaient. Emile Routot se força à sourire. Le sourire était forcé. Il crevait de trouille.

Puis un assistant du bourreau se plaça devant lui, bouchant la vue. Il portait un grand tablier de boucher. Il saisit les oreilles du condamné, tirant la tête pour bien dégager le cou et la placer à l'horizontale.

Fernand Routot ne voyait plus son père : l'assistant qui s'était placé devant la lunette de la guillotine l'en empêchait. Alors il leva les yeux. Il vit le mouton, retenu par une sorte de crochet. Et, en dessous, la lame. La lame était bien propre, brillante dans le soleil levant. Elle était belle. Il y avait comme une magie fantastique dans ce rituel.

Son père avait perdu. La police, la justice, les bourgeois gagnaient. C'était le jeu. Et mourir ainsi était préférable à bien d'autres formes de mort. Le rituel montrait l'importance acquise par le criminel exécuté, le rang qu'il avait atteint. Oui, Fernand Routot était fier de son père, fier d'être là. S'il devait mourir, c'est ainsi qu'il aimerait que ça se passe. Il mourrait un jour, bien sûr. Il le savait bien, même s'il n'avait que dix ans et demi. Il priait que cela soit ainsi.

La bascule

Les sentiments d'Eugénie Cernay, épouse Routot, étaient bien différents. L'homme pour qui, ou plutôt à cause de qui, elle avait tout perdu, même sa famille qui l'avait reniée, allait mourir. Egalement privée de la vue de la tête qui allait être tranchée, elle regardait la lame. Celle-ci brillait dans le soleil. L'épouse eut un frissonnement d'horreur. C'était un grand couteau, le plus immense couteau qu'elle n'avait jamais vu. Une larme quitta chacun de ses yeux, coulant sur chaque joue. Elle serra son fils contre elle. Elle se mit à prier : Dieu fasse que son fils soit sauvé, qu'il ne suive pas la voie de son père.

Le bourreau actionna le mécanisme. Le mouton fut relâché. Il chuta avec la lame fixée en-dessous. Une fraction d'instant suffit pour que la lame tranche le cou du condamné et que le mouton heurte la lunette. Le bruit n'avait pas été très différent du fonctionnement à blanc. L'os et la chair avaient pourtant été tranchés.

Emile Routot était mort. Son corps fut détaché de la planche puis basculé dans le grand panier placé à côté. L'assistant qui avait la tête dans les mains s'approcha du panier pour la jeter négligemment dedans puis refermer le couvercle.

Déjà, les autres assistants apportaient des seaux d'eau. Il fallait laver le sang qui rougissait les pavés. Il ne devrait plus y avoir, dans l'heure qui venait, la moindre trace de l'exécution.

L a b a s c u l e

5 mai 1910

Il faisait un temps magnifique. Le printemps, cette année là, dans la région de Morbourg, était chaud. Il suffisait de se mettre à l'abri durant les courtes pluies, des giboulées en retard, pour profiter de l'air venant de la mer, chargé d'embruns iodés.

Le terrain allait jusqu'à la falaise, même s'il fallait laisser un passage pour les douaniers. Emile Routot campa sur ses deux jambes un peu écartées, les poings sur les hanches, la casquette vissée sur la tête, et il regarda la mer. L'océan, voilà quel était un domaine à la hauteur de ses ambitions, à la taille de ses mérites.

Jamais il n'avait trempé dans des affaires de contrebande. Il ne savait pas faire. Pas encore. Mais un tel terrain, avec un accès direct à la mer, cela donnait évidemment des idées. Une poulie démontable, des cordes d'une centaine de mètres... Oui, monter discrètement des choses depuis la grève devait pouvoir se faire.

Le nouveau propriétaire regarda de droite et de gauche. Il voulait prendre la mesure de son domaine. Pas très loin, il y avait le château des vicomtes de Saint-Alban. Emile Routot se lissa la moustache en souriant. Voilà des voisins intéressants. Prestigieux en tous cas. Mais il n'oubliait pas une règle d'or du métier : ne pas

La bascule

se compromettre autour de son repère. Il fallait rester insoupçonnable pour tous ceux qui sauraient où était son refuge.

Quand il se retourna totalement, son sourire s'effaça. Il lui semblait que les terrassiers étaient bien lents. Ils creusaient le trou où se tiendrait sa cave. Par-dessus, il y aurait une petite maison. Mais le trou demeurerait, pour l'heure, d'une profondeur d'une dizaine de centimètres. On continuait d'évacuer l'humus et la roche calcaire était encore intacte.

Il se rapprocha du chef des terrassiers.

« Eh bien, ça n'avance pas beaucoup... »

« Vous rigolez ? L'humus est déjà parti. Le trou sera fini dans quelques jours. De toutes les façons, vous payez au volume, pas au temps. Alors, croyez-le, plus tôt on aura fini, plus on sera content. »

Malgré une moue dubitative, Emile Routot hocha la tête et s'éloigna, allant retrouver son épouse, à l'ombre d'un grand boulot. Il fallait qu'il la mette enceinte au plus vite sinon elle finirait par s'en aller. Ses parents l'avaient maudite mais les mères cèdent toujours aux filles pénitentes.

En voyant son homme revenir vers elle, marchant d'un pas assuré et viril, Eugénie Cernay épouse Routot frémit en imaginant les différents muscles jouer. Il était beau et tellement séduisant. Sans qu'elle l'ait vraiment voulue, ses cuisses s'écartèrent légèrement. Elle rougit. Parler des tourments de la chair était tabou à cette

La bascule

époque. Ils n'en étaient que plus redoutables. Et c'est ainsi qu'un cambrioleur avait séduit la fille de ses victimes.

Impossible de se marier à l'église. Il avait fallu faire cela discrètement, à la mairie, avec deux témoins recrutés au bar à qui son mari avait payé une tournée ou deux pour les remercier. Eugénie Cernay regrettait d'être, selon les règles de l'Église, une pécheresse, une adultérine, voire une putain. Elle rêvait de pouvoir régulariser les choses, de se faire pardonner de Dieu et de ses prêtres, de se réconcilier avec ses parents. Emile n'était-il pas un bel homme que toute femme ne pouvait qu'aimer ? La beauté du diable...

Mais ils allaient avoir une maison à eux. Ce n'était pas rien. D'accord, c'était un peu loin du centre ville, une heure de marche environ. Mais il y avait une vue superbe. Et les vicomtes de Saint-Alban, une lignée prestigieuse, étaient leurs voisins.

S'asseyant dans les herbes hautes à côté de sa femme, Emile Routot enroula celle-ci dans son bras droit, gonflant plus que nécessaire ses muscles. Il sentit le corps de la femme frémir. Avec son autre main, il lui caressa les cuisses.

« Nous ne sommes pas seuls, Emile » lui dit-elle, sur un ton de reproche, avant de l'embrasser goulûment.

Elle vint tout de même vérifier que le pantalon de son homme s'était bien gonflé. Elle caressa l'entrejambe masculine tout en embrassant les lèvres surmontées

La bascule

d'une moustache qui contribuait au charme de ce corps viril.

C'était lui qu'elle voulait en elle. Rien que lui. Mais des efforts devaient être faits. Des sacrifices. Tant pis pour sa fierté. Pour construire une maison, il faut de l'argent.

Le matin même, Emile Routot lui avait confirmé qu'ils allaient garder la petite chambrette, au rez-de-chaussée, dans un immeuble de rapport du port de Morbourg. Mais ils n'y vivraient plus. L'endroit ne servirait désormais qu'à gagner de l'argent, quand ce serait nécessaire. Elle avait hoché la tête tout en la baissant. Elle comprenait. Elle devait faire sa part dans les affaires de leur couple. L'essentiel était qu'il la prenne encore et encore. Le reste, ce n'était rien. Les autres hommes, ceux qui se succédaient dans la chambrette contre quelques pièces, ce n'était rien.

L'embêtant, c'est qu'elle devait se laver régulièrement le vagin avec une poire. Pas question de donner à son homme un enfant qui ne serait pas le sien. Il lui faudrait arrêter quelques mois, un an peut-être, le temps d'offrir un héritier à son homme. Il en avait convenu. Quand la maison serait bâtie et le déménagement fait, avait-il dit. Une fois les ouvriers payés, ils pourraient tous les deux se reposer quelques temps. Tous les deux. Rien que tous les deux.

La bascule

3 janvier 1908

La main s'était plaquée avec force sur la bouche de la jeune Eugénie Cernay. Un craquement du plancher l'avait réveillée. Elle avait alors vu l'homme debout qui la regardait. Elle avait voulu crier. Il s'était jeté sur elle et l'en avait empêchée.

Le regard de l'homme était vissé dans ses yeux. Un regard viril, fort, autoritaire. Une odeur d'homme lui avait envahi les narines. Elle s'était sentie paralysée, d'étranges sensations naissant dans les tréfonds de son corps.

Ayant acquis la certitude que la fille ne crierait pas, il se releva et ouvrit un des rideaux. La lumière de la Lune envahit la pièce. Elle était suffisante pour mieux voir la fille.

Il s'agenouilla à côté d'elle. Elle tourna les yeux vers lui, la bouche entrouverte de peur. Mais les lèvres appelaient bien au baiser. Les chastes lèvres découvrirent alors la caresse du péché. Eugénie Cernay sentait son univers basculer. Elle savait que rien ne serait plus comme avant.

L'homme ouvrit le lit, retirant les draps et les couvertures qui emprisonnaient cette jolie petite bourgeoise un peu niaise. Une main se glissa le long d'un mollet. Encouragée par de premiers gémissements,

La bascule

elle remonta le long de la cuisse. La fille était vierge, c'était certain.

Venu pour cambrioler, Emile Routot était rentré par erreur dans la chambre de la fille de la maison. Il l'avait confondue avec le bureau du père Cernay, un commerçant aisé qui gardait chez lui de l'argent en quantité, dans un coffre de son bureau. Et il avait la combinaison du coffre, grâce à un complice qui travaillait chez le serrurier qui avait apporté l'objet. Quant à la clé, elle était dans un tiroir du bureau. Emile Routot le savait parce qu'il avait donné bien du plaisir à une ancienne domestique à qui le vieux Cernay avait donné son congé parce qu'elle avait cassé un vase.

La fille, ce n'était pas prévu. C'était une perte de temps. Mais une vierge mignonne comme ça, bon sang, c'est un bonus qu'on ne se refuse pas. D'un autre côté, la fille pouvait le faire envoyer au bagne.

« Vous viendrez me rejoindre à Saint-Mathurin-du-Port, à onze heures. Vous connaissez cette église ? »

Il avait susurré son ordre. Elle hocha la tête, affligée que la main ne remonte pas plus haut, que les lèvres s'éloignent. Elle avait découvert la virilité, le désir, et, déjà, elle perdait tout. Mais elle pourrait tout retrouver en se rendant le matin à Saint-Mathurin-du-Port. S'il donnait rendez-vous dans une église, ce n'était pas le diable.

L'homme s'éloigna en silence.

L a b a s c u l e

4 janvier 1908

La maison était dans une telle révolution ! Que la fille veuille s'éloigner pour aller prier à Saint-Mathurin-du-Port, ma foi, avait été salué par les parents Cernay. Personne n'avait rien entendu et, pourtant, l'argenterie avait disparu et, pire que tout, le coffre avait été ouvert et toutes les discrètes économies de la famille s'étaient aussi envolées. Le cambrioleur avait trouvé la clé et la combinaison.

La police avait envahi la demeure aux premières lueurs du jour. C'était le père qui, en entrant dans son bureau, avait hurlé, réveillant le reste de la maison. Il s'était précipité au poste de police le plus proche après avoir expliqué la situation à son épouse.

La police avait tenté de trouver des empreintes mais elle ne trouva que celles du père. Le malandrin s'était muni de gants. La science était donc en échec, ce qui était malheureusement de plus en plus fréquent. Il allait falloir recourir aux méthodes traditionnelles, faire la tournée des receleurs bien connus, faire parler les indicateurs.

Tandis que, au fur et à mesure que chacun était informé, la ville entrait en émoi devant l'abominable crime frappant une famille bourgeoise honorablement connue, Eugénie Cernay se rendait à Saint-Mathurin-du-

La bascule

Port. C'était une église où les gens en détresse venaient souvent prier, en particulier les femmes de marins quand une tempête leur faisait craindre pour la vie des hommes partis en mer.

Le parvis de Saint-Mathurin-du-Port était cerné par une haute grille de fer forgé. Il était ainsi séparé d'un grand boulevard desservant les docks et les quais. De plus, il fallait monter quelques marches pour passer du boulevard au parvis.

Au pied de ces quelques marches, Eugénie Cernay hésita quelques instants. Si elle continuait, elle retrouverait l'homme à l'origine de ses tourments mais aussi celui qui avait ruiné et humilié sa famille. Il n'était pas le diable mais l'un de ses messagers. Et ses lèvres étaient chaudes.

Son coeur risquait bien d'exploser à tout instant mais Eugénie Cernay se décida à gravir les marches, à traverser le parvis et à pénétrer dans l'église. Elle s'installa au dernier rang. Elle regardait l'autel, se demandant si céder à cette horrible tentation...

La voix de l'homme retentit derrière ses oreilles tandis qu'un souffle chaud se faisait sentir dans son cou.

« Viens avec moi. Allons dans un endroit discret, toi et moi. »

Elle avait découvert ce jour-là la chambrette et les plaisirs de la chair. Ainsi que sa damnation.

La bascule

14 avril 1912

Il faisait nuit. La femme refusait de se déplacer autrement que la nuit. Elle ne voulait pas d'ennuis. Tout le monde savait bien ce qu'elle faisait, surtout quand elle se rendait chez une putain.

Le petit Fernand dormait dans son berceau. Il fêterait bientôt son premier anniversaire, le 31 mai, mais son père ne serait pas là. Eugénie Cernay épouse Routot le regardait avec tout l'amour dont peut faire preuve une mère mais ne voulait pas lui donner de petit frère ou de petite sœur alors que son père était en prison.

Le cambriolage s'était mal fini et le propriétaire des lieux lui avait tiré dessus au fusil de chasse. Blessé, il avait été arrêté. Pour réduire sa peine, il avait accepté de parler et de confirmer l'identité de son complice, de celui qui l'avait abandonné sans chercher à le sauver. Dans la cour de la prison, ces deux là s'étaient battus. Et, du coup, ils avaient été punis, privés de visites et enfermés au cachot.

Dans la chambrette où elle vivait donc seule, Eugénie avait continué à travailler. Il fallait bien gagner sa vie alors que son homme, son mari, était en prison. Pas question de tenter de retourner dans sa famille. Elle était l'épouse devant la Loi d'Emile Routot. Elle lui devait obéissance. Et, elle avait beau être une putain,

La bascule

elle était fidèle à son mari par son coeur. Même si elle avait dû être négligente dans ses douches vaginales.

Enfin, on frappa faiblement à la porte. Eugénie jeta un regard inquiet au lit du petit Fernand. Non. Il ne s'était pas réveillé. Elle ouvrit la porte. C'était bien la femme.

Elle avait le regard dur. Mais pas chargé de reproches. Elle était là pour faire un travail. Son salaire était lié aux péchés des hommes et des femmes. Elle ne pouvait donc reprocher à quiconque ses turpitudes. Un hochement de tête répondit à un hochement de tête.

En silence, sans qu'un mot ne soit prononcé, les deux femmes se retrouvèrent dans la chambrette, face à face. Sur la table, il y avait l'argent. La nouvelle arrivée s'en empara, compta rapidement la somme, hocha la tête et fit disparaître la petite fortune dans une poche de son sac.

Sans élever la voix, presque en chuchotant, mais d'un ton impératif, la femme ordonna à Eugénie de se déshabiller et de s'allonger sur le grand lit. Elle s'exécuta tandis que la femme sortait de son sac de grandes aiguilles à tricoter métalliques emballées dans un linge immaculé.

« Pour gagner du temps, je les ai déjà désinfectées » expliqua la femme toujours très bas.

Tandis qu'elle sentait les aiguilles pénétrer dans son vagin et au-delà, Eugénie se mit à pleurer.

L a b a s c u l e

2 décembre 1915

Que le nouveau généralissime aille se faire foutre. C'était le sentiment de tous les hommes réfugiés dans le petit corps de ferme. Le toit était percé en de nombreux endroits, résultat des tirs d'artillerie, et tout semblait avoir été bousculé dans la pièce unique.

Les filles étaient blondes, sans doute une mère et deux de ses enfants. Nul homme ne comprenait ce qu'elles disaient et nul homme ne s'en préoccupait ou n'en était gêné. Les horreurs de la guerre, ça s'appelle. De toutes manières, elles avaient arrêté de parler et même de pleurer.

Emile Routot avait choisi celle qui semblait la plus jeune. Elle devait avoir dans les quatorze ans. Trois hommes l'avaient déjà pénétrée. Il était le quatrième. On pratiquait dans l'ordre alphabétique et chacun faisait sagement la queue, l'un derrière l'autre, regardant ses prédécesseurs tirer un peu de plaisir dans cette foutue guerre. Les derniers de la liste avaient été placés en sentinelles avant d'être relayés par ceux qui avaient déjà eu leur plaisir.

Le bataillon disciplinaire ne rassemblait que des hommes au passé trouble, du simple voyou au criminel en passant par des insoumis ayant tenté d'échapper à l'enrôlement. Mais la guerre est la guerre et tous les

La bascule

hommes capables de se battre avaient été mobilisés. Les horreurs de la guerre, tant que cela avait lieu dans des territoires ennemis ou lointains, les généraux n'en avaient cure.

La fille dans laquelle Emile Routot tentait de jouir gémissait à peine. Elle détournait la tête, ne voulant pas voir les visages des hommes qui la violaient, des visages déformés par l'effort et la volonté de stupre. Emile Routot, lui, regardait la fille, ses seins blancs, frais, de beaux globes qui excitaient. Il avait envie d'arracher les derniers lambeaux de vêtements qui couvraient encore, ici ou là, le corps juvénile. Mais il fallait qu'il fasse vite. Plusieurs de ses camarades attendaient leur tour derrière lui.

Enfin, il exprima sa jouissance, se retira et releva son caleçon et son pantalon. Il entendit l'homme derrière lui déboucler sa ceinture et exprimer une certaine impatience. Emile Routot se décala sur le côté pour terminer de se rhabiller. Il n'était pas sorti de la pièce que le meuble sur lequel on avait installé la fille grinçait de nouveau tandis qu'un homme respirait bruyamment. La fille, elle, était presque morte. Elle ne pleurait plus. Elle ne criait plus.

Avant que le bataillon ne reparte le matin, Emile Routot fut chargé d'éliminer les trois témoins. Trois balles. Ce fut rapide. Elles accueillirent cela comme une délivrance, avec un demi-sourire las.

La bascule

10 février 1918

La vallée comme les montagnes alentours étaient couvertes de neige. Il faisait froid. Le petit lac était gelé. Et l'approvisionnement avait du mal à parvenir jusqu'au régiment, perdu loin du territoire national dans une assistance à des alliés dont beaucoup ne savaient rien. La culture géopolitique n'est pas une force des hommes affectés à un bataillon disciplinaire.

Depuis plus de trois ans et demi, Emile Routot n'avait plus vu son épouse et son fils. Violer des paysannes, de temps en temps, lui permettait certes de se purger l'intimité mais, tout comme les bordels de campagne, ce n'était tout de même pas pareil que la vie de famille.

Beaucoup de ses camarades étaient morts. Il se souvenait des premiers viols, dans un corps de ferme, pas très loin de là où ils étaient à présent. Avant guerre, Emile Routot n'avait jamais forcé une femme. Il y avait des putains qu'il suffisait de payer. En prison, ceux qui forcent les femmes finissent rarement leur peine en pleine santé. Même les criminels ont leur honneur. Les horreurs de la guerre, on vous dit.

Une dizaine de Russes avait été capturée et Emile Routot se retrouvait sentinelle devant leur porte. Avec les Russes, ça devenait compliqué. Personne ne savait

La bascule

plus s'ils étaient alliés ou ennemis. Il fallait connaître leurs opinions politiques pour cela. Alors, par précaution, les officiers avaient ordonné qu'on les enferme. Pas un seul ne savait parler une langue comprise par le bataillon.

Bien sûr, ils n'en parlaient pas devant leurs hommes mais les officiers se demandaient si leur bataillon n'avait pas été tout simplement oublié. Des réprouvés, des criminels, ma foi, une guerre peut être pratique pour s'en débarrasser. L'approvisionnement manquait et la capture des Russes avait permis de récupérer des armes, des munitions et des vivres en quantité. Apparemment, cette patrouille convoyait un ravitaillement pour des forces russes situées un peu plus loin. Qu'est-ce que des Russes faisaient là ?

En fait, du côté du régiment d'Emile Routot, chacun se demandait aussi ce qu'il faisait là. Se replier vers la côte, trouver un bateau et rentrer au pays : cela pouvait être un plan. Ou bien partir très loin, là où la guerre n'existait pas. Un officier rejoignit Emile Routot. Il était accompagné de cinq soldats.

« Nous allons garder l'approvisionnement des Russes. Mais pas eux. Nous devons trouver une ville, un régiment ennemi, quelque chose d'utile à faire. »

L'officier ouvrit la porte de l'endroit où étaient retenus les Russes. Ils crièrent des choses que personne ne comprit. Chacun reçut une balle dans la tête.

La bascule

12 juin 1919

Le petit Fernand avait fêté son huitième anniversaire le 31 mai. Son père lui avait ramené d'Europe Orientale une sorte de toupie sculptée, un jouet récupéré dans un magasin détruit par la guerre. Le retour avait été compliqué et lent. Emile Routot n'était rentré qu'au printemps.

Tandis que l'enfant jouait dans le jardin, dans les hautes herbes, du côté du château des vicomtes de Saint-Alban, Emile Routot et sa femme sommeillaient en regardant la mer. Avoir acheté ce terrain et fait construire cette maison presque dix ans plus tôt avait visiblement été une excellente idée. Pour Emile Routot, être ici, à côté de sa femme, était une vraie victoire. Il était revenu vivant. Il était l'un des seuls de son régiment dans ce cas. Problèmes d'approvisionnements, tant en nourriture qu'en munitions, absurdité des missions, résistances locales de paysans peu enclins à laisser leurs filles et leurs femmes se faire violer ou leurs fermes se faire piller, combattants ennemis acharnés... rien n'avait été épargné aux membres de ce régiment disciplinaire. Pas même les officiers corrompus et incompetents que l'état-major avait justement envoyé là-bas pour s'en débarrasser. En fait, Emile Routot était

La bascule

persuadé que tout avait été fait pour qu'aucun ne revienne.

Outre les souvenirs des horreurs de la guerre, Emile Routot était rentré à Morbourg avec une hargne renouvelée. Son fils avait grandi sans lui. Sa femme s'était prostituée et avait finalement passé plus de temps avec d'autres hommes qu'avec lui. Et, depuis quelques semaines, il se reposait et perdait son temps.

Le soleil haut dans le ciel chauffait le couple. Emile Routot rouvrit les yeux et redressa la tête, plaçant un bras en oreiller. Le bord de la falaise était là, à deux mètres de ses pieds au plus. Au-delà, il y avait un vide, la falaise. Et plus loin encore, la mer.

C'était la mer qu'Emile Routot regardait. Partir loin de ce pays, se construire une autre vie. Oui, Emile Routot y songeait parfois. Mais, quand il réfléchissait un peu plus, il se voyait à l'usine en train de trimer pour se payer à manger. Non, pas question. Alors, à quoi bon partir ? Il avait vu d'autres pays. La guerre, la vie, la mort, y étaient finalement les mêmes qu'ici.

Regarder la mer, rêver. Oui, c'était agréable. Mais il ne fallait pas oublier que c'était un rêve. Un rêve, rien qu'un rêve. Quitter Morbourg ne servirait à rien. D'autant plus qu'il avait ici une maison, un grand terrain, une épouse, un fils... et une ville qu'il connaissait comme sa poche.

La bascule

13 juin 1919

Il faut faire des choix dans la vie. Emile Routot avait fait les siens. Pas question de trimer en usine ou dans les champs. Cela ne voulait pas dire, pour autant, qu'il devait rester à ne rien faire. Il n'était pas encore assez riche pour ça. Ni, bien sûr, qu'il devait crever de faim.

De la guerre, il avait ramené des souvenirs, mauvais pour la plupart. Mais pas seulement. On avait oublié de lui réclamer un petit pistolet d'officier russe bricolé pour fonctionner avec des munitions disponibles. L'arme n'était pas très précise mais, à courte distance, c'était suffisant pour se défendre. Ou pour faire peur à un adversaire désarmé ou muni d'un simple couteau.

Depuis le début de la guerre, il n'avait plus commis de cambriolage, en dehors des pillages. Mais, dans un pillage, pas besoin d'être discret. On fonce dans le tas, on tire partout, et on récupère ce qu'on trouve (nourriture surtout) pour un usage personnel. Pas de finesse, pas de risque judiciaire. Ce sont les horreurs de la guerre, on vous dit.

Un cambriolage, c'est au contraire tout un art : il faut être discret, savoir filer au plus vite pour échapper aux éventuels poursuivants et ne pas s'encombrer de choses que l'on ne pourra pas revendre. L'État vous

La bascule

pardonna pour un pillage, pas pour un cambriolage. En temps de paix, pas d'horreur de la guerre qui tienne : toute atteinte à la propriété privée est sévèrement punie. Il s'agit de ne pas se faire prendre.

Emile Routot regardait la maison. En faisant sa tournée de la ville, il avait choisi celle-ci. Le soir tombait. Malgré le crépuscule, on voyait bien qu'il s'agissait d'une riche demeure, celle d'une famille fortunée. Deux tourelles sur les côtés donnaient un faux air de château à un bâtiment globalement cubique sur lequel trônait une toiture d'ardoises noires à pans cassés.

Cette maison appartenait à un industriel qui avait tiré une vraie fortune de la guerre, d'autant plus significative qu'il était loin d'être pauvre auparavant. Emile Routot aurait un plaisir certain à nuire à ces gens-là. Comme un petit salut adressé par un pauvre, ancien soldat parti se faire trouer la peau sans qu'il ne puisse en tirer le moindre intérêt, à celui qui se prenait pour un seigneur et qui avait, lui, bien su tirer profit d'une guerre où il n'avait pris aucun risque.

Mais il était encore un peu tôt pour passer à l'action. Il y avait encore de la lumière allumée dans plusieurs pièces de la maison.

Emile Routot décida donc de marcher sur l'avenue du Maréchal d'Ancre. Celle-ci suivait la falaise dominant la ville basse. C'est là qu'on trouvait les plus belles maisons de tout Morbourg. D'un côté, l'avenue se poursuivait, zigzaguant avec le trait de côte, jusqu'à

La bascule

Saint-Alban. Parfait, pour le cambrioleur, pour rentrer chez lui en un peu plus d'une heure de marche. De l'autre, elle allait jusqu'à la place de l'Amiral de Jobourg. C'est cette direction qu'Emile Routot décida de prendre.

Au bout de quelques minutes, il arriva au jardin Mathilde de Saint-Alban. On y avait une belle vue sur la ville basse. A cette heure-ci, malheureusement, les grilles étaient fermées. Inutile de risquer de se faire remarquer en les forçant. En plus, le jardin n'avait plus été entretenu durant la guerre et, de ce fait, ressemblait davantage à une forêt vierge qu'à l'endroit décoré avec goût voulu par la vicomtesse Mathilde de Saint-Alban pour l'agrément du bon peuple de Morbourg.

Sans doute par superstition, Emile Routot ne marcha pas jusqu'à la place de l'Amiral de Jobourg. Il se serait approché un peu trop près du commissariat principal de la ville qui s'y situait.

Alors il s'appuya sur les grilles du jardin et chercha à voir la ville basse et, au delà, la mer, malgré les bosquets ayant poussé anarchiquement. Dans la nuit, quelques lumières pouvaient en effet être aperçues. Surtout, l'infini était sombre. Aucun bateau ne parcourait la rade. Tous étaient au port. On ne navigue la nuit près des côtes qu'avec de très bonnes raisons tant les risques sont significativement plus élevés qu'en plein jour.

La bascule

Au-dessus de sa tête, Emile Routot vit la Lune et les étoiles. La lumière naturelle serait forte durant cette nuit. Il y avait peu de nuages. Pour un cambrioleur, ce n'était pas une bonne nouvelle.

Enfin, il se décida : l'obscurité ne serait pas plus grande en attendant davantage. Et, dans toutes les maisons, les lumières avaient été éteintes. Tous les bourgeois étaient partis se coucher.

La maison qu'Emile Routot avait choisie comme cible était elle aussi plongée dans l'obscurité. Elle était située au milieu d'un jardin, le long de la falaise. Entre l'avenue et le bâtiment, il y avait un haut mur couvert de végétaux et, au sommet, de pointes acérées plantées dans le ciment. Mais il y avait aussi une sorte de dépendance insérée dans le mur, dans un coin du terrain. A l'étage, dormait sans doute le chauffeur ou quelque domestique. Au rez-de-chaussée, il y avait une porte pour les piétons et un garage.

Forcer la serrure de la porte s'avéra facile. Emile Routot sourit. Il n'avait pas perdu la main. Il poussa le battant et pénétra dans les lieux. Il veilla surtout à repousser la porte une fois passé : il ne fallait pas qu'un policier faisant une ronde, ou même un domestique, ne soit surpris de trouver une porte ouverte. Emile Routot se trouvait dans une sorte de sas, une simple pièce pour accueillir des visiteurs. Une deuxième porte, vitrée celle-ci, donnait sur le jardin sans être fermée. Le visiteur indésiré l'emprunta.

La bascule

L'allée qui menait à la demeure principale était couverte de gravillons blancs. C'est le genre d'endroits à éviter absolument lorsque l'on est cambrioleur : impossible d'y marcher en silence. Il se décida donc à suivre le mur de la dépendance jusqu'à la pelouse. Il marcha avec précautions et le bruit de sa marche, à cause des gravillons, n'était pas perceptible.

Enfin, Emile Routot put marcher avec plus d'entrain sur la pelouse. Arrivé devant la porte principale, celle que les bourgeois fortunés usaient pour entrer chez eux, il veilla à forcer la serrure avec le moins de bruit possible. Entrer subrepticement. Repousser la porte.

Le sol du rez-de-chaussée était pavé de dalles carrelées : si l'on y marchait avec précautions, le silence était envisageable. Un plancher est toujours plus hasardeux, un couinement inattendu étant toujours une possibilité à chaque pas.

Emile Routot avança doucement, précautionneusement. La salle à manger était munie de superbes buffets sculptés. On devait y trouver de l'argenterie. En face, de l'autre côté du couloir où se mouvait le cambrioleur, il y avait un petit bureau. Contre le mur, Emile Routot aperçut un coffre. Bingo.

Le modèle en était assez classique, à combinaison, et il semblait assez ancien. Tant mieux : les clics liés aux bons chiffres de la combinaison

La bascule

seraient simples à repérer. Emile Routot posa l'oreille sur la porte et commença à tourner la mollette.

Il sourit. En effet, chaque clic des bons chiffres était net. Ouvrir ce coffre serait un jeu d'enfant. Qu'y trouverait-il ? Sans doute des papiers relatifs aux affaires de l'industriel. Il jetterait un rapide coup d'oeil si c'était bien le cas : certains documents peuvent valoir une fortune en matière de chantage. Il espérait surtout trouver de l'argent liquide. Même si les commerçants sont davantage enclins à garder de fortes sommes chez eux, cela pouvait aussi être le cas d'autres bourgeois, toujours soucieux de pouvoir fuir rapidement à l'étranger en cas de problème.

Tout d'un coup, la lumière électrique envahit la pièce. Paniqué, Emile Routot se retourna vers la porte. Un bourgeois bien en chair pointait un fusil de chasse vers lui. Pas le temps de réfléchir. Il sortit son pistolet russe et fit feu sur le bourgeois.

Celui-ci s'écroula lourdement mais en appuyant sur la détente. La chevrotine déchira la cuisse d'Emile Routot. La douleur le transperça aussi nettement que le plomb. Son sang se répandit sur le plancher. Il perdit connaissance.

Il ne vit pas la cervelle de l'industriel projetée sur le mur du couloir.

L a b a s c u l e

23 mai 1920

Le procès avait été bien plus long que prévu. On avait même cru que le président renverrait en instruction tant les révélations sur le prévenu s'avéraient nombreuses et éprouvantes. Se targuer d'avoir été ancien combattant n'avait pas été une bonne idée pour sa défense : les rares témoins survivants de son parcours militaire avaient relaté ses multiples crimes durant la guerre.

Dans le box des accusés, Emile Routot se retenait de pleurer. Il savait qu'il était foutu. Mais son fils et sa femme étaient dans l'assistance. S'il devait finir ses jours au bagne ou même être condamné à mort, il fallait que ce soit avec dignité.

La cour n'avait guère apprécié que son avocat tente de faire passer le meurtre du bourgeois pour de la légitime défense face à un individu portant un fusil de chasse. En fait, la moindre initiative du baveux s'était révélée tourner au désastre. Il n'était plus jeune, pourtant, mais c'était un commis d'office, dont la réputation était mauvaise. Et sa réputation était en dessous de la réalité. Il était stupide et incompétent.

Les révélations sur les crimes de son régiment durant la guerre avaient provoqué un scandale au parlement : comment les armées nationales avaient-elles

La bascule

pu se comporter ainsi ? L'état-major promet une enquête pour laver son honneur. Cette promesse n'engageait, bien sûr, que ceux qui y croyaient. Les généraux savaient déjà ce qu'il y avait à savoir. Mais en temps de guerre, on ferme les yeux sur les horreurs de la guerre. C'est tout.

Enfin, le jury se retira. Il ne mit guère de temps à délibérer, moins d'une heure. Quant il revint en audience, la lecture du verdict fut rapide. Oui, Emile Routot était coupable de tout ce dont il était accusé. Non, il ne bénéficiait d'aucune circonstance atténuante. Et si le jury avait pu, il aurait ajouté mille circonstances aggravantes. L'accusé dégoûtait chaque juré, chaque magistrat, chaque personne assistant au procès.

Emile Routot apprit alors sa condamnation à mort mais il ne fut pas surpris : c'était la conclusion logique et attendue de ce procès. Il regarda sa femme et son fils. Il tenta de leur sourire. Puis on l'emmena.

Il ne lui restait plus qu'à attendre quelques mois avant d'être coupé en deux. Il y avait d'abord les délais de recours. Il ne comptait pas se pourvoir. A quoi bon ? Ensuite, par principe, son avocat solliciterait une grâce. Il faudrait attendre la réponse. Cela ne pourrait être qu'un refus.

Enfin, un matin, on le couperait en deux. C'était une fin digne de lui. Il ne croupirait ni dans un cachot ni au bagne. Il ne vieillirait pas en se pissant dessus.

La bascule

24 octobre 1929

L'ombre d'Emile Routot avait plané sur tout le procès. Le jeune Fernand Routot avait sombré dans le crime comme son père, c'était là la triste vérité. Eugénie Cernay, veuve Routot, prostituée notoire, ne pouvait guère servir de mère exemplaire. Son témoignage n'avait guère été utile, sauf pour démontrer que la famille était maudite.

Fernand Routot, encore mineur, s'était illustré par sa sauvagerie dans l'agression de ce pauvre couple honorablement connu. Une violence motivée juste par l'appât du gain, le désir de s'approprier le bien d'autrui, l'attirance pour le vol.

Pour le procureur, il fallait faire preuve de la plus absolue sévérité. Le mauvais sang devait être tiré de la société avant qu'il ne commette plus de dégâts encore. Certes, il ne pouvait pas requérir la peine de mort vue la trop faible qualification pénale, mais ce n'était pas l'envie qui lui en manquait. Il ne doutait pas qu'un jour prochain viendrait une telle réquisition.

Devant une telle charge, Fernand Routot avait osé rire. Eugénie Cernay, veuve Routot, elle, avait préféré défaillir. On avait dû l'évacuer de la salle. Les grands parents, eux, avaient refusé de se déplacer. La famille Cernay avait rejeté, elle aussi, son mauvais sang.

La bascule

L'avocat de la défense, commis d'office, s'était révélé plus malin que celui qui avait défendu Emile Routot. Mais le cas de Fernand Routot était pour le moins compliqué. Alors, oui, Emile Routot était un abominable criminel, guillotiné devant son fils. Comment celui-ci ne porterait-il pas les stigmates d'une telle ascendance, d'une telle enfance ? Une mère prostituée notoire peut-elle apporter l'amour nécessaire à tout enfant ? Plaider l'innocence était impossible mais, au moins, que la cour reconnaisse les circonstances atténuantes, en plus de l'excuse de minorité...

Dans le box des accusés, le principal intéressé souriait durant la plaidoirie. Le baveux était bon : il lui tirerait presque des larmes des yeux. Fernand Routot savait que sa vie se passerait entre les crimes et la prison. Sa fin serait la même que celle de son père. Il l'avait décidé le jour où il avait assisté à l'exécution d'Emile Routot. C'était son choix.

Il regarda sa mère s'évanouir et être évacuée. Il la méprisait. Elle était faible. Elle n'était qu'une putain. Son père aurait mérité mieux. Lui-même aurait mérité mieux comme mère.

Le verdict tomba. Deux ans de prison ferme. Autant de sursis. Un mauvais moment à passer, c'est sûr. A l'avenir, il ne faudrait pas qu'il se passe prendre de nouveau. Que cela lui serve de leçon. Il avait été faible, il payait.

La bascule

25 octobre 1929

Veuve d'Emile Routot, criminel. Mère de Fernand Routot, criminel. Prostituée notoire. Eugénie Cernay pleurait, assise sur une bite dans le port, sur le quai du bassin Jean-François de La Pérouse. Elle avait gâché sa vie en suivant Emile Routot. Sa famille avait eu raison de la rejeter.

Elle était rentrée le soir du procès chez elle. Elle n'avait pas pu dormir. Elle n'avait pas dîné. Elle n'en avait pas eu envie. Et elle n'avait plus d'argent. Elle ne travaillait plus assez. Prostituée notoire, peut-être, mais de plus en plus occasionnelle.

Elle pourrait rentrer dans un bordel. Elle y serait peut-être mieux que dans la chambrette. Elle ne serait pas seule. Mais on entre au bordel comme on entre au couvent : c'est un choix définitif.

Le matin, elle avait bu de la chicorée et mangé un peu de pain sec. Voilà. Et elle était sortie. La chambrette lui était désormais insupportable. Elle ne pourrait plus y vivre ou y travailler.

Elle marcha tout droit vers le port. Elle passa devant Saint-Mathurin-du-Port. Elle se rappela quand elle y était entrée pour aller à la rencontre d'Emile Routot. C'était le moment où son existence avait basculé. Juste une main d'homme sur une jambe, une

La bascule

main de cambrioleur sur une cuisse de pucelle naïve, et elle avait gâché sa vie. Pourquoi avait-elle été si stupide ?

Cette fois, elle n'entra pas dans l'église. Elle maudissait ce lieu. Elle maudissait le Dieu de cette église. Elle maudissait son choix. Elle se maudissait.

Elle avait poursuivi son chemin jusqu'au bassin Jean-François de La Pérouse. Là, enfin, elle avait profité d'une bite sans amarre pour s'asseoir et pleurer. A quoi bon pleurer ? Ca ne sert à rien de pleurer. Mais elle ne pouvait que s'apitoyer sur elle-même.

Un peu plus loin, sur le même quai, un paquebot attendait ses passagers. La passerelle venait d'être positionnée. L'équipage prenait place.

Partir ? Quitter la ville ? Eugénie Cernay regarda le bassin, l'horizon au-delà des digues, le bassin. Oui, l'eau était la solution. Partir sur l'eau. Partir dans l'eau.

Elle prit un grand mouchoir et le noua autour de ses deux chevilles. Puis elle se leva. Ses pieds étaient au bord du quai. Eugénie Cernay respirait rapidement. Son visage était ravagé par les larmes, par le désespoir.

« Madame ? Un problème ? »

Un matelot, à côté du paquebot, lui avait crié l'interpellation. Il était loin. Il n'aurait pas le temps.

Eugénie Cernay, veuve d'Emile Routot, mère de Fernand Routot, trouva enfin la force de basculer vers l'avant. L'eau froide l'accueillit.

L a b a s c u l e

Deuxième partie

L a b a s c u l e

La bascule

6 décembre 1951

Garée dans l'ombre des arbres, sur la route forestière, la camionnette Citroën type H grise ressemblait aux milliers du même modèle circulant sur toutes les routes depuis trois ans. Ce modèle était un vrai succès commercial qui ne ferait que se confirmer durant plus de trente ans.

La taule ondulée de sa carrosserie assurait une bonne rigidité à l'ensemble sans pour autant peser trop lourd. Et la suspension n'était pas trop mauvaise. Enfin, sa partie fourgon permettait de se tenir debout mais aussi de s'allonger : sa praticité n'était plus à démontrer, pour tous types d'activités.

Fernand Routot était globalement satisfait de son achat. Ce que le garagiste avait passé sous silence dans son panégyrique, c'était la faible vitesse de l'engin. Dans une course-poursuite, mieux vaudrait abandonner la camionnette et partir à pieds, en quittant les routes.

Le soir où Fernand Routot avait acheté sa camionnette, payée en liquide presque à l'heure de la fermeture, le garage s'était fait cambrioler. Un hasard malheureux pour le garagiste. Le petit coffre scellé dans le mur n'avait pas résisté très longtemps à un chalumeau.

La bascule

Depuis un peu plus d'un an, Fernand Routot avait eu le plaisir de bien amortir un achat qui ne lui avait pas coûté cher. Si son père était plutôt un cambrioleur, Fernand Routot, lui, préférait les trafics en tous genres, le recel, la contrebande... Il est vrai qu'il avait pris, au fil des années et de ses bonnes affaires, un certain embonpoint, sans oublier son goût pour les alcools parfois frelatés. Même s'il n'avait que quarante ans, il n'avait donc plus vraiment la forme physique nécessaire pour des exploits sportifs. Or les cambriolages étaient parfois de véritables épreuves olympiques. Sauf chez un garagiste avec un coffre qui cède en quelques minutes à un chalumeau.

Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, Fernand Routot préférait se faire discret, même s'il avait terminé le conflit dans le camp des vainqueurs. Il faut admettre qu'il avait su changer de camp au bon moment. Mais, visiblement, la grande lessiveuse n'avait pas marché de la même façon pour tous. Officiellement, Fernand Routot était recherché par toutes les polices du pays. Dans les faits, tant qu'il restait discret...

Discret ne voulait pas dire inactif. La cave de la maison dont il avait hérité à la mort de son père puis de sa mère regorgeait de choses qui n'auraient pas dû être en sa possession. Ou dont la possession même n'était guère légale, de la drogue aux armes en passant par quelques fonds (surtout de l'or) détournés à l'occasion de ses activités au fil de la deuxième guerre mondiale.

La bascule

Le mois de décembre était un peu frais. L'hiver approchait. Fernand Routot avait envie d'un peu de chaleur humaine. Son père avait voulu une femme, sa mère, même s'il l'avait mise sur le trottoir. Pas lui. Il ne voulait pas s'encombrer de quelqu'un. Il préférait vivre seul. Mais il voulait tout de même bénéficier de temps en temps du réconfort d'une présence féminine.

L'élue du moment était allongée dans la camionnette Citroën type H grise. Il l'avait trouvée sur la route entre Saint-Alban et Criquebourg. Elle était sur son vélo et devait rentrer chez elle après son travail. Elle avait sans doute environ vingt ans.

A cet endroit, il y avait un fossé. Il l'avait doublée en passant à quelques centimètres de la fille. Fernand Routot l'avait entendue l'insulter. Il avait ri. Cette fille n'était pas la jeune bourgeoise bien éduquée qu'elle devait prétendre être devant ses parents.

Elle avait dû ralentir. Parfait. Et là, queue de poisson et freinage brutal. La fille avait heurté la camionnette et puis avait glissé dans le fossé. En jurant comme un charretier conduisant des mules.

Fernand Routot s'était arrêté. Puis il était descendu et s'était dirigée à l'arrière, vers la fille qui se relevait en boitant. Et en le traitant de tous les noms.

Une giflle avait calmé la fille, restée coi. Fernand Routot avait arraché le vélo, un peu tordu, des mains de la fille et l'avait jeté à l'arrière de la camionnette.

« Mon vélo ! » avait articulé la fille.

La bascule

Deuxième gifle, plus forte, quasiment un coup de poing. La fille était tombée en pleurant. Fernand Routot l'avait attrapée par les épaules et l'avait aussi chargée à l'arrière de la camionnette. Une corde pour lui attacher les jambes. Une deuxième pour les mains, en les lui mettant dans son dos. Elle était un peu sonnée, même si elle n'avait pas perdu réellement connaissance. Mais elle se débattait mollement.

Elle s'était mise à crier, à appeler au secours. Un chiffon dans la bouche, un peu sale il est vrai, avait rétabli le silence. Fernand Routot avait alors refermé la porte arrière de la camionnette puis repris sa place de conducteur.

La Citroën était repartie sur la route. Personne n'était passé. Personne n'avait rien vu. Parfait.

Fernand Routot avait alors quitté la grande route pour choisir des voies plus secondaires, plus discrètes, jusqu'au bois de Monville. Là, il s'était engagé dans une route forestière.

Alors il était passé à l'arrière. Il avait relevé la jupe, coupé la culotte de coton pour libérer l'accès au sexe et caressé les bas. La fille avait compris ce qui l'attendait. Mais, même quand Fernand Routot avait détaché les jambes pour se placer entre elles, la fille n'avait rien pu faire. Elle avait pleuré en sentant l'homme la pénétrer. Puis il avait eu un rôle. Et il s'était effondré sur elle.

L a b a s c u l e

5 août 1952

Les douleurs épouvantables s'étaient emparées de Monique Formentin. Elle n'était pas encore tout à fait majeure et ne pouvait rien décider par elle-même. Mais, même si elle avait été majeure...

Depuis neuf mois, elle résidait en hôpital psychiatrique. Surtout sous surveillance. Comme elle était enceinte, elle ne pouvait pas être trop droguée. Ses parents venaient la voir presque tous les jours. Ils savaient. Ils comprenaient. Ils avaient peur. Leur fille redeviendrait-elle un jour normale, joyeuse, active, la fille qu'ils avaient connue et aimée ?

Ils s'étaient inquiétés de son retard, bien sûr. Mais c'est à près de minuit qu'ils avaient signalé la disparition à la gendarmerie. Et ils avaient attendu. La nuit, des recherches étaient compliquées. Par précaution, on avait envoyé une voiture sur la route, des fois qu'il y aurait eu un accident non-signalé.

Le lendemain matin, les recherches avaient repris. Mollement. Pour les gendarmes, la fille avait juste découché pour rejoindre un amant.

C'était une patrouille ordinaire qui avait trouvé la camionnette Citroën. Surpris de voir un véhicule arrêté de nuit en pleine forêt, les gendarmes s'étaient approchés. Ils avaient vu, par le pare-brise, deux corps

La bascule

enlacés et allongés à l'arrière. Ils pensaient tomber sur quelque couple illégitime commettant du camping sauvage. Ils avaient frappé à la porte arrière, demandant l'ouverture. On avait répondu par des cris étouffés.

Alors, ils avaient ouvert. Alors, ils avaient compris.

Après une vie de débauche, Fernand Routot était mort d'une crise cardiaque en violant une femme enlevée sur la route. Par radio, les gendarmes avaient demandé des ambulances. L'enquête avait été rapide.

Le criminel Fernand Routot, vite identifié, échappait ainsi à la justice des hommes à l'occasion d'un ultime crime. On alla déposer la camionnette sur le terrain entre Morbourg et Saint-Alban. Elle y fut oubliée un demi-siècle. Logiquement, le terrain et la camionnette reviendraient aux héritiers de Fernand Routot.

Au seul héritier : son fils.

Suite au viol, Monique Formentin tomba enceinte à une époque où l'avortement demeurait interdit dans tous les cas.

Le petit Guy, prénommé ainsi sur la suggestion d'une sage-femme car il dansait en étant très agité à peine sorti du ventre de sa mère, naquit le 5 août 1952.

L a b a s c u l e

24 octobre 1940

Située sur l'avenue du Maréchal d'Ancre, la maison était sympathique, avec une belle vue sur la mer et la ville basse. Elle n'était pas trop grande et assez éloignée de la place de l'Amiral de Jobourg, presque à la limite de Morbourg et de Saint-Alban. Ses propriétaires n'étaient pas de riches industriels mais des commerçants.

Pour Fernand Routot, c'était un bon choix. L'endroit n'était en effet pas très éloigné de la maison héritée de son père. Il pourrait habiter dans la grande maison qu'il venait de récupérer et conserver la sienne pour y stocker les produits de ses affaires. Il avait récupéré un stock de salaisons, caché dans la cave, dont la valeur s'accroissait de jour en jour. Et puis, il fallait être prudent. La situation pouvait s'inverser du jour au lendemain...

Un petit tour à la nouvelle administration aux affaires juives, un signalement d'un bien détenu par une famille juive et, hop, l'affaire était dans le sac. Fernand Routot s'était retrouvé tuteur du bien. En gros, il était maintenant propriétaire même si, juridiquement, ce n'était pas tout à fait pareil.

La guerre était terminée à Morbourg. La ville était occupée. L'armée ennemie se sentait chez elle.

La bascule

Autant profiter de la situation au lieu de la subir. C'était ce qu'avait décidé Fernand Routot.

Contrairement à son père, Fernand Routot n'avait pas vraiment vu la guerre. Mis à part pour se replier et finir par être démobilisé, il avait porté l'uniforme militaire pour rien, d'autant qu'il était dans une unité disciplinaire jugée peu fiable. Il n'avait pas pu profiter des horreurs de la guerre. Alors il comptait bien avoir sa part de pillage malgré tout.

Mais il ne faut pas être trop gourmand. Ni brûler tous ses vaisseaux. Fernand Routot comptait bien profiter sans être trop visible. Et il fallait aussi pouvoir faire marche arrière à tout moment.

Le magasin juif, il l'avait aussi récupéré. Les employés juifs, il leur avait conseillé d'aller voir ailleurs. Vite. Mais en leur donnant leurs huit jours d'indemnités. Et sans les dénoncer aux autorités. Il dirait qu'ils avaient disparus. Il embaucha à la place des gens au dessus de tout soupçon. Les anciens employés non-juifs permirent de maintenir l'activité en formant leurs nouveaux collègues racialement acceptables. Et c'est ainsi que Fernand Routot devint un bourgeois honorable.

Mais il poursuivait bien sûr ses autres activités. En ces temps incertains, le crime payait bien.

La bascule

22 juin 1941

Se regardant dans le grand miroir de l'entrée, Fernand Routot trouva qu'il avait grossi un peu trop. Il se mira de profil et se rendit compte que son alimentation trop riche finirait par lui attirer des ennuis. Dans la rue, on ne croisait que des gens maigres voire affamés. Etre gros, c'était être suspect. Cela voulait dire que l'on s'adonnait au marché noir ou bien à des choses pires.

Après ses chaussures, Fernand Routot enfila son manteau. Là aussi, il lui fallait faire attention. Un grand manteau comme cela, trop neuf, pouvait être suspect. Il provenait du stock du magasin mais des vêtements trop neufs ou trop chics signalaient une opulence pour le moins étonnante en cette période de guerre.

On sonna. Fernand Routot pesta. Il s'apprêtait à sortir pour rejoindre son magasin, se montrer sous un jour bourgeois, gagner honnêtement sa vie. Quand il faisait jour, il préférait être honnête.

Malgré tout, il ouvrit la porte et s'empressa de cacher sa surprise. Son visiteur claqua des talons et tendit bien haut le bras droit en saluant avec une voix nasillarde. Fernand Routot l'imita en s'abstenant néanmoins de claquer des talons. Cela aurait pu abîmer ses chaussures en daim.

La bascule

« Mein Oberführer ! Quelle surprise de si bon matin ! Que puis-je faire pour vous ? Mais entrez donc... »

« Vous sortiez, Monsieur Routot ? »

« Eh bien, oui, j'allais travailler. A quelques minutes près, vous me ratiez... »

Juste devant la maison, la voiture blindée était garée avec un chauffeur. Deux soldats du rang entouraient l'oberführer. Celui-ci retira sa casquette et ordonna à son escorte de rester avant d'entrer et de refermer la porte. Fernand Routot fut soulagé. Même s'il était censé être l'ami de ce nazi, il y avait des arrestations parfois curieuses, des peurs de trahison.

« Je ne vais pas vous retenir très longtemps, Monsieur Routot. »

« Je vous en prie. Dites-moi donc ce que je peux faire pour vous. »

« Vous savez sans doute que c'est bientôt mon anniversaire. Je voudrais offrir une petite fête à quelques amis, des officiers, des gens bien. J'ai récupéré du vin. Du bon vin. Mais il me manque quelque chose. Et je pense que vous pourriez peut-être m'en obtenir. »

« Qu'est-ce donc ? »

« Je cherche deux jambons... comment dites-vous... comme de la vallée d'Aoste. »

« Du jambon cru ? Mon Dieu ! En ce moment, c'est en effet compliqué. »

« Pourriez-vous me rendre ce service ? »

La bascule

« J'aimerais beaucoup vous rendre ce service. Mais je ne sais pas si je vais y arriver. En plus, je ne sais pas quelle sera la qualité des jambons si j'en trouve... »

« Et quel serait votre prix ? »

« Cela m'ennuierait de vous faire payer. Nous savons tous que la solde n'est pas à la hauteur de la difficulté et des risques de vos taches. Mais vous pourriez peut-être me rendre vous aussi un petit service... »

« Dites moi. »

« Le Juif qui gérait le commerce à côté de celui que j'ai récupéré a mystérieusement disparu. Ce commerce me semble bien prospère... »

« Normalement, on ne donne pas la tutelle des biens de plusieurs Juifs à une même personne mais comme personne ne s'est proposé... Je pense que je pourrais m'arranger. »

« Eh bien, je vous tiens au courant pour vos jambons. Je vous enverrai un message. Il faudrait être discret. »

« Ne vous inquiétez pas. Faisons comme cela. »

Claquement de talons, bras dressé. L'oberführer partit rapidement. A peine la porte fermée, quelques ordres retentirent. Quelques secondes plus tard, la voiture démarrait.

Fernand Routot s'appuya le dos contre le mur de son entrée. Il jura durant deux minutes. Deux jambons.

La bascule

Il avait eu peur. Mais pour deux jambons, il pourrait faire des affaires en or.

Il réfléchit. Deux jambons. Il devait avoir ce qu'il fallait dans la cave de sa maison. Il irait vérifier le soir même. Non. Maintenant. Il fallait qu'il sache si les jambons étaient corrects mais pas trop. Et il ne faudrait pas donner des nouvelles trop vite. Trouver les jambons serait difficile, long, compliqué, coûteux. L'oberführer devait être conscient des efforts fournis. Il fallait qu'il se sente redevable. Cela pourrait toujours être utile.

Ensuite, en récupérant les biens d'une deuxième famille juive, il s'embourgeoiserait davantage. Mais il ne fallait pas mettre tous ses œufs dans le même panier. Certes, les Nazis triomphaient. Mais pour combien de temps ? Quelque chose disait à Fernand Routot que le vent tournerait bientôt. Il fallait prévoir le changement de cap. Fernand Routot avait déjà commencé à poser quelques jalons. Il fallait jouer finement.

Enfin, Fernand Routot se sentit suffisamment calmé pour sortir de chez lui. Un voisin en train d'arroser son jardin le salua poliment. Fernand Routot lui répondit de même avant de reprendre un air soucieux. Il ne voulut pas voir le voisin cracher par terre en le regardant. Fernand Routot savait que son voisin militait dans un réseau non-communiste. Ce serait un bon contact. Il fallait le convaincre qu'il jouait double-jeu.

L a b a s c u l e

7 août 1941

Faire parler des bourgeois, leur faire avouer où ils cachait leur or, c'était un savoir-faire. Fernand Routot s'y connaissait. Jeune, il n'avait pas hésité à user de toute la violence nécessaire pour s'enrichir.

Pour les Nazis, il était une sorte d'aubaine. Beaucoup des officiers étaient issus de la bonne bourgeoisie ou bien de la vieille noblesse prussienne. Pas le genre de gens capables de se salir les mains. Pour atteindre ses objectifs, il faut savoir se salir les mains. Les anciens SA étaient devenus de simples troufions. On ne leur confiait rien de bien important. Fernand Routot se sentait plus d'affinités avec eux qu'avec les nobliaux ou les bourgeois engoncés dans des uniformes bien coupés et propres, avec des chaussures bien cirées.

Et puis Fernand Routot parlait parfaitement la langue des gars qui se faisaient arrêter. C'était plus pratique pour questionner et comprendre des réponses étouffées.

Ce jour-là, on l'avait appelé de nouveau. Ce n'était pas systématique. Seulement quand il y avait une difficulté.

Fernand Routot était entré dans la pièce. Il y avait juste un garde dans un coin, assis sur sa chaise avec son fusil. Le type était assis sur sa propre chaise,

La bascule

les mains menottées derrière le dossier. Le visage était tuméfié. Il avait regardé Fernand Routot entrer calmement et déposer son manteau sur un portemanteau, puis s'approcher du prisonnier.

Avec un visage neutre, il avait observé. Le type avait été giflé. Sans doute aussi frappé sur les bras avec une cravache. Fernand Routot appuya à un endroit du bras gauche du type. Celui-ci hurla. Le diagnostic avait été bon : bras fracturé.

La chemise était déchirée, tâchée de sang. Dommage. Le tissu semblait de qualité. Sans doute un vêtement d'avant-guerre. Le type était un bourgeois. Un bourgeois qui se prenait pour un soldat.

Fernand Routot s'accroupit. Les jambes du type étaient liées à la chaise par une corde. Mais on ne lui avait pas retiré ses chaussures. Les Nazis étaient des amateurs. C'était pourtant la base. Délaisser les chaussures, les retirer, retirer aussi les chaussettes. De la laine de qualité. Les chaussures étaient en cuir. A récupérer. Au marché noir, cela valait de l'argent.

Une main de Fernand Routot s'empara d'une cheville. De son autre main, il posa la pointe de son couteau au niveau du genou de la même jambe et, doucement, il commença à appuyer. Moins d'une heure plus tard, le type avait donné tous les renseignements attendus et même plus. Il gagna son repos éternel.

La bascule

7 décembre 1941

Les Nazis étaient décidément des gens tristes à fréquenter. Fernand Routot ne voyait pas ce qu'ils reprochaient tant aux Juifs. Grâce aux biens récupérés de familles juives, il était devenu un grand bourgeois. Et puis, en cachant quelques Juifs qui s'étaient échappés des rafles et des pogroms...

Comme elle, par exemple. Comment s'appelait-elle, déjà ? Fernand Routot hésita. Et sa main hésita aussi en glissant le long d'un bas noir en soie. La fille le regarda avec inquiétude. Pourquoi arrêta-t-il de la caresser ? Elle vint lui embrasser le dessus du crâne et, avec sa main droite, s'emparer du phallus bien rigide, pour motiver cet homme qui la cachait dans une maison aux limites de la ville.

La fille savait que, dans la cave, il y avait des stocks issus du marché noir. Mais la cave était bien fermée. La chambre aussi était bien fermée, avec elle dedans la plupart du temps. C'était pour sa sécurité, bien sûr. Et celle de son hôte. Pas question que quelqu'un voit une fille juive dans la maison d'un homme qui tirait d'immenses profits de sa collaboration avec les autorités nazies.

Esther ! C'était Esther son nom. Fernand Routot sourit. Comment avait-il pu oublier ? Un baiser sur le

La bascule

sommet du crâne, une main amicale autour d'un phallus affamé et rien de plus n'était nécessaire pour restaurer la mémoire des choses oubliées.

La fille était belle. Fernand Routot aimait la regarder. Il aimait aussi caresser sa poitrine ferme, glisser ensuite sa main sur son cou, dans ses longs cheveux sombres. Elle était encore jeune, la vingtaine, vingt-cinq ans peut-être. Elle souriait pour lui plaire mais c'était un sourire triste. Après tout, elle était sans nouvelle de toute sa famille. Qu'importe : elle faisait des efforts et Fernand Routot s'en contentait.

Il l'allongea doucement sur le lit, posant la tête sur l'oreiller en plumes d'oie. Puis il revint caresser les jambes. Fernand Routot lui avait donné des bas en soie : c'était chic, c'était cher, c'était rare. Caresser ces bas en soie, c'était le signe qu'il était un homme important, capable de cadeaux somptueux. Mais la pilosité pubienne de la fille était plus douce encore. La main de l'homme s'y glissa bientôt.

Embrasser des lèvres chaudes puis un menton, le creux du cou, la poitrine... Les Nazis ne savaient pas ce qu'ils perdaient. Fernand Routot sourit. Et, lui, il souriait franchement, du double plaisir d'être avec une jolie fille et de matérialiser son hypocrisie. S'il s'enrichissait grâce aux nazis, il préférerait coucher avec une Juive plutôt que de la leur livrer. Du moins, tant que la Juive serait coopérative.

L a b a s c u l e

8 novembre 1942

Quand il venait dans la cave du magasin, Fernand Routot était toujours nerveux. Il transpirait beaucoup. C'était dangereux. Si on le surprenait là, il ne pourrait pas prétendre qu'il ne savait pas, qu'on l'avait trompé. L'accès était caché par une bibliothèque montée sur des roues très discrètes. Et même en regardant le plan des lieux, trouver l'accès ne serait pas évident : l'escalier était parallèle au mur du fond et assez étroit. Il faudrait bien mesurer pour s'apercevoir qu'il manquait quelques dizaines de centimètres de profondeur au magasin. Et les aérations étaient toutes sur la cour intérieure. On avait pris soin de les dissimuler par des jardinières, posées sur des pieds pour ne pas boucher les soupiraux, où on faisait pousser des pommes de terre ou d'autres légumes, selon les saisons. Et la cour était bien fermée par une grille : nul ne pouvait s'y aventurer par hasard.

Dans la cave, il y avait une quinzaine de Juifs, dont trois enfants. Des lits de fortune, superposés, avaient été installés sur les côtés. Au centre, c'était l'endroit du travail. Tout devait rester silencieux.

Les réfugiés (ou les prisonniers ?) travaillaient le tissu, le cuir... A la main, bien sûr, car il était inconcevable qu'il y eut des bruits de machines.

La bascule

Parmi les femmes, il y avait une infirmière. On lui avait confié un résistant qu'elle soignait autant qu'elle pouvait. C'était le seul survivant d'une opération commando. Survivant, c'était à la fois très optimiste et la stricte vérité : il survivait. Plus ou moins.

Fernand Routot l'avait récupéré alors qu'il se cachait. L'homme le connaissait mais il n'avait plus guère la force de se défendre. Il avait crû qu'il allait être livré aux Nazis. Mais non. Fernand Routot l'avait amené rapidement dans la cave, pour le faire soigner par l'infirmière juive.

Les choses commençaient à mal tourner pour les Nazis, Fernand Routot le sentait. Il fallait préparer doucement son retournement. Cet homme le connaissait mais, lui aussi, il le connaissait. C'était un communiste. Et il travaillait avec le voisin de sa maison récupérée d'un commerçant juif, le voisin qui n'oubliait jamais de cracher par terre dès qu'il tournait le dos après l'avoir salué.

Protéger et donner de l'occupation à des Juifs, récupérer et faire soigner un terroriste communiste... ça commençait à faire des gages à mettre en avant en cas de difficultés. Mais Fernand Routot savait aussi qu'il devait jouer finement, discrètement, tant que les Nazis étaient encore les maîtres du pays. Courageux, Fernand Routot prétendait l'être. Mais pas téméraire.

La bascule

9 juillet 1943

Le soir, en été, le soleil reste haut dans le ciel jusqu'à tard. Il faisait donc encore bien jour quand Fernand Routot rentra chez lui. Sa voiture à gazogène avait été mise à l'abri dans le garage de la grande maison bourgeoise. Combien de temps pourrait-il conserver cette maison ? Il ne le savait pas. Et puis, si l'ancien propriétaire demeurait disparu, une fois la guerre terminée, il pourrait sans doute la conserver. Il y avait tellement de familles juives qui avaient disparu totalement que l'existence d'un héritier revendicatif pourrait être très improbable.

Malgré tout, Fernand Routot était inquiet. Pour un criminel, l'inquiétude est un poison autant qu'une condition de survie. Ne jamais commettre d'imprudence et être pris : c'était le bénéfice de l'inquiétude. Mais, pour jouir des biens récupérés, il vaut mieux pouvoir oublier leur provenance et les circonstances dans lesquelles leur appropriation avait eu lieu. Là, c'était un prix élevé, difficile à payer à cause de l'inquiétude.

Il traversa la cour remplie de petits cailloux blancs pour rejoindre son perron et rentrer chez lui. Il aperçut, de l'autre côté du muret mitoyen, son voisin en train d'arroser son jardin. Fernand Routot regarda par

La bascule

dessus sa clôture contre la rue. Personne ne passait dans l'avenue à cet instant là, du moins à proximité.

Fernand Routot fit donc un petit détour pour s'approcher du muret mitoyen.

« Bonjour, cher voisin » dit-il d'une voix forte.

« Bien le bonjour, Monsieur Routot. »

Tout en continuant son arrosage, le voisin s'était approché. Suffisamment pour pouvoir ensuite parler à voix basse, mais pas trop, pour pouvoir prétendre qu'il continuait simplement son arrosage.

« Comment va-t-il ? » murmura Fernand Routot.

« Beaucoup mieux. Il remarque. Il tient à vous faire savoir sa gratitude. En fait, nous vous remercions tous de l'avoir sauvé. C'est un artificier très doué et bien formé. Sa perte aurait été un coup dur pour le réseau. Pour ma part, je dois admettre que je vous avais mal jugé, Monsieur Routot... »

« C'est parce que vous êtes un homme bien. Quand on fait de l'infiltration, il faut être prêt à endurer une opprobre qui doit paraître méritée. »

Il ne fallait pas épiloguer. Des gens pourraient les surprendre. Fernand Routot salua son voisin et rentra prestement dans la maison. Une fois à l'intérieur, il s'autorisa à sourire de contentement. Pour l'instant, son double jeu fonctionnait à merveille. Il avait envie de retourner voir Esther à la nuit tombée.

La bascule

17 août 1943

« Je n'en peux plus, Fernand... Je suis désolée... »

Esther pleurait. Pourtant, elle était dehors, à l'air libre, tandis que le soleil descendait dans la mer. Elle ne regardait même plus la beauté du couchant.

A environ un mètre de la jeune femme, Fernand Routot la regardait. Il lui semblait qu'elle avait perdu en beauté. Elle était moins désirable. Il la désirait moins. Ou, plutôt, il ne parvenait plus à la désirer. Quand ils étaient ensemble dans le lit, elle ne réussissait même plus à faire semblant. Une putain du port était plus agréable. Il est vrai que l'hypocrisie est aussi un métier.

Et, non, Fernand Routot ne savait pas ce qu'était devenue sa famille. C'est ce qu'il lui répétait. Il se refusait à s'informer, en fait, ce qui aurait été suspect. Il s'en doutait bien, cependant. Les Juifs étaient expédiés en Europe de l'Est où ils disparaissaient. On ne savait pas bien ce que les Nazis en faisaient mais les rumeurs parlaient de massacres, d'incinération de monceaux de cadavres.

Cacher une Juive, c'était dangereux. Le danger est excitant mais il doit être contrôlé, maîtrisé et consenti. Il doit recevoir une compensation. Si le danger est inutile, sans bénéfice, on doit s'en écarter. Fernand

La bascule

Routot réfléchissait à tout cela tout en regardant Esther pleurer.

« Il faut être prudent » asséna-t-il soudain.

Elle le regarda, interrogative. Bien sûr qu'il fallait être prudent. Elle le savait. Il lui répétait sans arrêt. Pourquoi une nouvelle fois ? En dressant le bras puis un doigt, il lui montra le château des vicomtes de Saint-Alban.

« Tu vois le château, là ? C'est celui des vicomtes de Saint-Alban. Des notables. Des gens connus. La famille a dû fuir. Un des fils a été fusillé. Il faisait partie d'un réseau de résistance. Même un titre de vicomte, des terres, de la richesse... rien ne protège de nos jours. Et moi, je suis né de rien. Je ne suis rien. »

Elle acquiesça, se remettant à pleurer. Oui, elle savait tout cela. Elle savait qu'elle devrait retourner dans sa petite chambre, enfermée en permanence, sauf, parfois, le soir, quand son sauveur avait bien vérifié qu'il n'y avait personne pour la voir.

Elle redressa la tête. Entre ses larmes, elle aperçut le soleil disparaître derrière l'horizon. Elle sourit. C'était beau. Elle s'essuya les yeux pour mieux voir, apprécier le spectacle, admirer sa beauté.

Puis elle eut mal, tellement mal. Elle essaya de crier mais une main s'était plaquée sur sa bouche. Ses yeux étonnés tentèrent peut-être de sortir de leurs orbites. Elle perdit connaissance et s'effondra en silence.

La bascule

Fernand Routot regarda le corps tombé sur l'herbe. Il n'était pas allongé, plutôt ramassé dans une position étrange, presque fœtale. Non, cette fille n'avait rien d'harmonieux. Elle n'était pas belle. Comment avait-il pu désirer cette Juive, prendre tant de risques pour elle ?

Il s'agenouilla et essuya son couteau sur le vieux manteau dont la fille était revêtue. Il fit attention qu'il n'y ait plus de trace de sang trop visible. Mais il fallait encore le laver, pour être sûr.

Beaucoup de choses restaient à faire avant que l'affaire ne fut définitivement réglée. Fernand Routot rentra dans la petite maison et commença par bien laver son couteau. Il le posa sur la table du séjour pour qu'il sèche. Il ne replierait la lame qu'une fois que la moindre humidité aurait disparu. Alors seulement il pourrait le remettre dans sa poche.

En attendant, il fallait faire disparaître le corps. Et de telle sorte qu'il ne puisse pas être soupçonné. Cela, c'était son métier. Il ne l'oubliait pas. Ce n'était pas son premier meurtre, loin de là. Fernand Routot alla chercher une pelle dans une cabane en bois construite, dans le jardin, contre la maison. Puis il retourna au corps d'Esther.

Celui-ci semblait avoir bougé. Sa position n'était plus la même. Fernand Routot s'empara du manteau, le retirant au corps. Il le replia et enroula l'abdomen dedans, pour que le sang ne le tache pas durant le

La bascule

transport. Bien serrer le nœud fait avec les manches. Il s'accroupit, posa la pelle sur le corps et souleva le tout dans ses bras.

Il se dirigea vers le château des vicomtes de Saint-Alban. La clôture était tombée en bien des endroits. Fernand Routot franchit la limite de son terrain en portant son fardeau. Il arriva alors dans un bosquet qui, juridiquement, appartenait aux vicomtes. Il laissa tomber le corps et la pelle sur le sol.

Il y eut un gémissement. Le corps bougea. La fille n'était pas morte. Fernand Routot en fut contrarié. Il avait perdu la main. Mais il s'empara de la pelle et commença à creuser. Il mit un certain temps à creuser la tombe profonde de plus d'un mètre.

Il retira les chaussures au corps. Elles étaient usées, sans valeur. Par contre, il souleva la jupe, détacha les jarretelles et fit rouler les bas avec précautions. Des bas de soie. Il suffirait de les laver et ils pourraient être vendus un bon prix.

Une fois son butin en mains, Fernand Routot poussa le corps dans le trou avec un pied. Un nouveau gémissement. Il y jeta aussi les chaussures. Il posa alors l'extrémité de la pelle sur le cou d'Esther. Un grand coup de pied sur le dessus de la pelle. La fille fut à moitié décapitée, seul l'os ayant résisté.

Fernand Routot reboucha alors le trou.

La bascule

17 janvier 1944

Le terrain, avec la petite maison en son centre, était couvert de neige. Reniflant l'air glacé, Fernand Routot regardait l'océan. Mais il n'y avait pas grand'chose à voir. Un brouillard épais recouvrait l'onde agitée par le vent du large, un vent glacé et chargé d'embruns qui s'insinuait dans le moindre recoin, la moindre fente dans les vêtements, après être remonté le long de la falaise. Une flotte entière pourrait approcher sans que nul ne s'en aperçoive.

S'emparant d'un mouchoir dans sa poche, Fernand Routot se décida à purger son nez. Désormais, le vent glacé pouvait s'y engouffrer sans gêne. L'homme avait les mains enfoncées dans les poches de son manteau épais et bien fermé. Mais il avait tout de même froid. Malgré tout, il restait là, regardant vers l'océan qu'il ne pouvait voir.

Au fil de ses pensées, il hochait la tête. Il était préoccupé. Les choses tournaient mal pour les Nazis et leurs alliés, c'était une évidence. Mais, pour l'heure, ils restaient les maîtres de la région. Il ne fallait pas les trahir trop tôt. Mais également donner tous les gages nécessaires à leurs ennemis. Et puis, la guerre réserve parfois des surprises. Un retournement de situation était toujours possible dans l'autre sens : les Nazis avaient

La bascule

trionphé avant de connaître un début de recul. Leurs ennemis pourraient, à leur tour, connaître une phase de déclin. Nulle prévision fiable n'existait.

Enfin, il se décida à revenir à l'intérieur de la maison. Il ferma bien la porte, avec la clé. Il bougea le grand tapis et souleva la trappe qui permettait d'accéder discrètement au sous-sol secret. Fernand Routot descendit les quelques marches de l'escalier abrupt.

Il alluma une lanterne et la promena dans le sous-sol. Il prit soin de ne pas approcher la flamme du stock de fusils et de munitions, dans un coin. Il s'attarda davantage sur les jambons qui pendaient au plafond, sur les stocks de conserves, sur tous les produits du marché noir... Enfin, il se dirigea vers un placard qu'il bougea sans le soulever.

Derrière, il y avait un coffre scellé dans le mur de la cave. Fernand Routot l'ouvrit. A l'intérieur, il trouva encore deux liasses de reichmarks. Il pesta. Ce papier risquait de ne plus rien valoir très vite et, en plus, d'être une pièce à conviction si les choses tournaient mal. Les deux liasses disparurent dans les poches du manteau. Cet argent devait être dépensé rapidement, converti dans des biens plus utiles, plus négociables, plus durables et signant moins sa culpabilité.

A côté, il y avait de l'or. Des pièces, des lingots sans numéro de série, des bijoux juifs qu'il n'avait pas eu le temps de fondre. Il fallait faire disparaître les bijoux aussi, très vite. La provenance de ceux-ci était

La bascule

d'une telle évidence que, quelque soit l'issue de la guerre, le sort de Fernand Routot serait à la merci d'un tribunal pénal de droit commun s'il échappait à une haute cour pour trahison.

Les bijoux aussi disparurent dans les poches du manteau. Le petit creuset qui se trouvait dans la cheminée de la pièce principale serait utilisé de nouveau. Fernand Routot prit aussi le moule à lingots. Les bijoux étaient assez laids, de toute façon. Ils ne valaient quelque chose que par l'or qui les composait.

L'homme referma le coffre puis replaça le petit meuble devant, faisant tinter les bouteilles qui s'y logeaient. Il y avait du vin mais aussi une gnôle régionale. Fernand Routot regarda les bouteilles. Il volait, achetait, vendait, donnait parfois en échange de protection ou d'avantages. Il pouvait bien en profiter un peu aussi lui-même. Une bouteille de vin fut enfoncée dans une grande poche, provoquant l'agitation bruyante de bijoux.

Enfin, Fernand Routot ressortit de la cave après avoir éteint sa lanterne. Il referma la trappe et remit avec soin le tapis par-dessus.

Il plaça alors sur la table tout ce que contenaient ses poches. Puis il se décida à retirer son manteau qu'il crocha au mur. Il se retroussa les manches et alluma le feu dans la cheminée.

Quand la flambée fut suffisante, il amena le creuset au-dessus des flammes et y déposa un premier

La bascule

lot de bijoux. Il fallait attendre que tout cela fonde. Ensuite, il fallait verser le métal encore liquide dans le moule. Et recommencer. Il faudrait plusieurs heures pour fondre tous les bijoux qui restaient. Ensuite, il faudrait bien gratter le fond du creuset comme du moule pour qu'il n'y restât pas d'or.

Il faudrait alors être patient. Plusieurs années sans doute. Il faudrait se faire oublier. Et alors commencer à profiter de son or. Ou alors partir loin. Dans un endroit où il serait à l'abri de toute justice. En Amérique du Sud par exemple.

Mais il lui faudrait un bateau. Un bateau capable de traverser des milliers de kilomètres d'océan. Délicat.

Et puis quitter sa ville...

Ici, il connaissait le terrain. Il savait en profiter pour ses crimes. Ailleurs, il risquait d'être non plus le chasseur mais la proie. Surtout s'il décidait d'être discret, de se ranger, de devenir honnête grâce à l'or en sa possession.

Devenir honnête. Fernand Routot sourit à cette idée. Lui, devenir honnête, se ranger. Certains étaient alcooliques et ne pouvaient se passer de boire des litres et des litres d'alcool. Lui, il était crimolique. Il ne pouvait pas s'empêcher de commettre des crimes.

Tiens, si jamais il se retrouvait devant un tribunal, il tenterait cet argument.

La bascule

19 août 1944

Plusieurs immeubles brûlaient, très près de ses boutiques. Des bombes étaient tombées là. Elles auraient pu tomber un peu plus loin et détruire les biens récupérés par Fernand Routot. Il fallait que la bataille en cours s'achève au plus vite. Cela voulait dire qu'il fallait que la ville soit prise pour que les combats se déroulent ailleurs, sans impacts sur Morbourg.

Cette fois, Fernand Routot était persuadé que les Nazis allaient perdre la guerre. Trop de fronts étaient ouverts, avec trop d'ennemis. Et le recul, pour ne pas dire la débandade, était général.

Depuis quelques mois, l'oberführer avait été promu gruppenträger. C'est lui, avec quelques officiers, qui était chargé de diriger la défense de Morbourg. Et, vus leurs moyens des plus limités, ils se débrouillaient bien. Pour que la défense s'écroule, il fallait instiller une certaine désorganisation.

Une poudrière avait été creusée dans la falaise, dans la partie haute du boulevard de la gare, juste avant la place de l'Amiral de Jobourg. Son ami gruppenträger s'était installé, lui, dans le commissariat, juste à côté de la place. La police locale s'était réfugiée dans des locaux administratifs. On disait que la police, après avoir bien servi l'occupant, était prête à mener l'insurrection contre

La bascule

lui. Quoiqu'il en soit, Fernand Routot ne souhaitait pas les fréquenter.

La voiture à gazogène passa gentiment les contrôles militaires. Les officiers étaient nerveux. Fernand Routot le sentait. Traverser la place de l'Amiral de Jobourg. Prendre la route le long de la falaise, l'avenue du Maréchal d'Ancre. Rouler le temps nécessaire et se retrouver enfin chez lui. Enfin, pour être exact, chez le Juif disparu dont il avait récupéré la maison.

Il ne rangea pas sa voiture au garage, préférant se garer dans la rue. Puis il rentra dans la cour, faisant crisser les petits cailloux blancs sous ses chaussures. Il fit le tour de la maison, se retrouvant dans le jardin avec une vue magnifique sur la ville et la mer.

Un muret d'un mètre de haut le séparait de son voisin. Un petit mètre. Fernand Routot regarda attentivement la demeure de son voisin. Il vit celui-ci derrière une fenêtre, malgré les reflets et le rideau de mousseline. Il regardait la mer. Mais il parlait. Il n'était pas seul dans son séjour.

Tout d'un coup, le voisin l'aperçut. Il se figea et se tut.

Fernand Routot déglutit. Il allait jouer un jeu serré. Mais c'était maintenant ou jamais.

Il marcha vers le muret. Puis il s'assit dessus, pivota et se releva chez son voisin. Un coup d'oeil vers la fenêtre. Le voisin était stupéfait. Il disparut de

La bascule

derrière la fenêtre et réapparut bientôt dans l'embrasement de la porte donnant sur le jardin.

« Mais que diable... »

« Taisez-vous. Nous n'avons pas le temps pour les politesses. Ce soir, vers sept heures, il y aura une certaine panique à la Kommandantur, dans l'ancien commissariat, et les gardes près de la poudrière seront sans doute amenés à s'éloigner ou bien baisseront leur vigilance. »

« Que dites-vous ? Comment savez-vous... »

« Soyez prêts, c'est tout. »

Fernand Routot fit demi-tour et disparut par le même chemin qu'il avait emprunté pour venir. Puis il se précipita à l'intérieur de sa maison.

Dans la cuisine, il ouvrit un placard et en sortit un jambon fumé entouré d'un torchon avec son plat. A côté, il y avait trois bouteilles de vin rouge. Il regarda l'étiquette avec un serrement au cœur. Quel dommage, un si bon vin... Fernand Routot déposa le tout sur la table de la cuisine.

Sans prendre le temps de retirer son manteau ou ses chaussures, il se rendit alors dans la salle de bain. Dans un petit tiroir, il prit une seringue et une aiguille ainsi qu'un petit flacon transparent sans étiquette. Le liquide était lui aussi transparent. Fernand Routot savait qu'il était sans odeur et sans saveur notables, surtout si le produit était mélangé à du vin ou à autre chose.

La bascule

De retour dans la cuisine, il déposa le matériel sur la table, à côté du vin. Puis il prit un verre. Il ne fallait pas qu'il y ait plus de gâchis que nécessaire.

Avec la seringue munie de l'aiguille, il retira quelques millimètres cubes de vin dans deux bouteilles, versant le résultat du prélèvement dans le verre. Fernand Routot avala le vin, constatant qu'il était en effet très bon. Mais sa résolution était ferme. Il injecta du liquide issu de la fiole, par le même trou dans le bouchon, un volume comparable à celui du vin retiré. Puis, avec l'aiguille chauffée avec son briquet, il fit suffisamment fondre la cire du cachet pour juste refaire l'étanchéité.

Deux bouteilles sur trois étaient empoisonnées. Et elles se repéraient avec un minuscule défaut dans le cachet. Un défaut que Fernand Routot saurait repérer mais pas un individu non-prévenu.

Il restait du liquide dans la fiole. Il l'injecta dans le jambon, au plus près de l'os, en prenant garde de ne pas percer la couenne mais de passer en dessous. Les premières tranches, de l'autre côté, seraient sans danger durant plusieurs jours, le temps que le produit se disperse dans la viande.

Maintenant, il fallait se débarrasser de la fiole et de la seringue. Il les cacha dans sa poche de manteau.

Il mit ensuite les bouteilles et le jambon dans un panier d'osier tressé, avec un couvercle. Puis il l'emporta avec lui dans sa voiture.

La bascule

Fernand Routot avait peur. Il n'avait guère l'occasion de faire preuve d'héroïsme. Mais les affaires sont les affaires. Il fallait d'une part que les Nazis perdent rapidement la ville pour éviter de risquer, dans des combats ou des bombardements s'éternisant, tout ce qu'il avait récupéré, d'autre part qu'il se rachète une virginité politique.

Il démarra et, au bout de quelques instants, s'arrêta devant le jardin public Mathilde de Saint-Alban. Il descendit de sa voiture. Du jardin, on avait une vue superbe sur la ville, sur le port, sur l'océan. Et c'était un jardin, avec de la terre, des buissons. Juste derrière un buisson, il creusa la terre avec son pied. Un jardinier l'avait retournée dans la journée et elle était bien meuble. Il jeta dans le petit trou la seringue et le flacon puis utilisa de même son pied pour remettre de la terre par dessus. Dans l'allée, il tapa du pied sur le sol pour chasser la terre de sa chaussure.

Puis il reprit sa voiture. Il se gara au plus près de la Kommandantur. Le garde qui le vit arriver avec son panier le connaissait. Il inspecta le contenu, sourit, et le laissa passer.

Fernand Routot arriva sans encombre jusqu'à la secrétaire du gruppensführer. Mais il n'avait pas de rendez-vous. Il lui montra le panier et demanda à parler au gruppensführer quelques minutes. Ca ne serait pas long.

La bascule

La secrétaire disparut dans le bureau du chef de la garnison puis revint au bout d'à peine une minute avec un grand sourire.

« Veuillez patienter, mein herr. Le gruppenführer va vous recevoir. »

Elle s'empressa d'ouvrir un placard d'où elle retira un plateau et cinq verres ainsi qu'un grand couteau de cuisine et un tire-bouchon. Elle emporta le tout dans le bureau du gruppenführer. Cinq verres. Fernand Routot tressaillit. Le gruppenführer n'était pas seul. Il y avait quatre personnes dans le bureau, donc trois autres officiers. Peut-être quatre s'il ne comptait pas partager.

Fernand Routot n'eut pas longtemps à attendre. Le gruppenführer sortit de son bureau, souriant.

« Eh bien, Herr Routot, que me vaut l'honneur de votre visite ? »

« J'ai un petit service à vous demander, si vous le permettez... »

« Ach... Entrez et voyons cela. »

Des documents avaient été repliés à la hâte sur le bureau. Trois officiers supérieurs étaient présents, assis sur des chaises face au bureau.

Il put montrer les papiers à signer. Il s'agissait juste d'un laisser-passer pour que trois camions de fret puissent rentrer dans la ville, précisant que la marchandise était constituée de tissus. Trois camions, trois bouteilles. Et un jambon.

Fernand Routot remercia avec force courbettes.

La bascule

« Vous savez, Herr Routot, que le laisser-passer précise la nature des marchandises et que les camions seront fouillés... »

« Bien sûr. Mais n'ayez crainte : il s'agit bien de tissus. Mes magasins manquent de marchandises et il faut que je mette à l'abri, dans mes caves, ce stock avant qu'un malheur n'arrive et me ruine. La guerre et les affaires ne font pas toujours bon ménage. »

« Et si nous goûtions vos remerciements, Herr Routot ? »

« Volontiers. »

S'emparant du tire-bouchon, Fernand Routot ouvrit la bouteille saine et versa le vin dans les cinq verres de telle sorte que la bouteille soit vide. Les cinq hommes trinquèrent et goûtèrent l'excellent vin avec un plaisir visible. Puis Fernand Routot découpa cinq tranches de jambon. Chacun s'empara d'une et, encore une fois, pût se féliciter des remerciements du visiteur.

Une fois les verres vidés et plusieurs tranches de jambon mangées, Fernand Routot s'excusa de devoir se retirer. Mais il lui fallait désormais s'occuper de ses camions. Il fit en sorte de paraître soulagé. Le vin bu aidait d'ailleurs à le détendre.

En quittant le bureau, il entendit un tire-bouchon ouvrir une deuxième bouteille avec des exclamations de joie. Cette fois, il s'agissait d'une bouteille empoisonnée.

La bascule

Fernand Routot marcha le plus rapidement qu'il put jusqu'à sa voiture et conduisit vers Saint-Alban en prenant le Boulevard Robert Le Fort. Il y aurait un contrôle, à la sortie de la ville, mais ses papiers étaient en règle. Aucun Nazi ne connaissait sa petite maison, à côté du château des vicomtes de Saint-Alban.

Il eut le temps de franchir le contrôle avant d'entendre une immense déflagration.

Il jeta un œil dans le rétroviseur. Les gardes regardaient vers la ville et une colonne de fumée montait dans le ciel.

Alors Fernand Routot s'autorisa à sourire. La poudrière avait été détruite. Et la défense de la ville était totalement désorganisée pour plusieurs jours, le temps que les Nazis envoient un nouveau commandant pour la place de Morbourg.

Ils n'en eurent pas le temps.

La ville tomba dès le lendemain.

Fernand Routot, réfugié dans sa maison, célébra l'événement en débouchant une bouteille et en mangeant du jambon sec. Mais il préféra ne pas paraître en ville avant quelques jours.

En revenant discrètement en soirée, il apprit par ses employés que, malgré son acte de bravoure, il était tout de même recherché pour ses crimes.

La bascule

21 août 1944

Elle s'appelait Ursula. Elle était une belle blonde, bien dans les morphotypes attendus des meilleurs Aryens, les plus purs racialement. Mais, désormais, elle n'était plus dans le camp des prédateurs. Elle était une proie. Et elle le savait.

Elle avait cherché à fuir à pieds, en soirée, en utilisant la route de Saint-Alban. Elle avait envisagé de rejoindre les troupes nazies qui reculaient chaque jour dans la région, s'éloignant de Morbourg.

Mais la secrétaire du gruppenführer n'avait pas eu de chance. D'un autre côté, si celui qui l'avait trouvée n'avait pas été Fernand Routot mais un militaire, un policier ou un résistant morbourgeois, que serait-elle devenue ? Sans doute aurait-elle été fusillée après avoir été violée par une troupe assoiffée de vengeance.

Un manteau civil et un chapeau d'homme par-dessus ce qui restait d'un uniforme : le déguisement avait été insuffisant. Même dans la demi-obscurité du crépuscule, Fernand Routot l'avait repérée.

Il s'était arrêtée juste devant elle alors qu'elle marchait sur le bord de la route. Elle avait d'abord été surprise puis avait cherché à fuir. Fernand Routot l'avait appelée. Elle s'était arrêtée. Puis il l'avait convaincue de

La bascule

monter avec lui dans sa voiture à gazogène, en la cachant dans le coffre.

Lorsque le véhicule s'arrêta et que Fernand Routot ouvrit le coffre, elle avait réalisé qu'elle était dans le jardin d'une petite maison isolée. Elle avait voulu, de nouveau, fuir. Elle avait même tenté de gifler son sauveur. La riposte de celui-ci suffit à la calmer.

Elle fut alors enfermée dans la petite chambre, là où avait été cachée une Juive durant des mois. Quand Fernand Routot lui expliqua, elle entra dans une fureur totale. Elle tenta même d'étrangler le maître de maison.

Fernand Routot sut faire preuve de toute la violence nécessaire. Son invitée finit par se résigner à son sort.

Désormais, elle s'allongeait sur le lit en écartant les jambes sur simple demande. Mais elle détournait le visage. Elle préférait regarder le mur décrépi plutôt que le visage jouissant de son agresseur. Celui-ci pouvait lui embrasser le cou, lui mordiller l'oreille, mais pas obtenir quoique ce soit d'elle. Elle ne bougeait pas. Elle semblait ne rien ressentir des va-et-vient du phallus de Fernand Routot. Et cela vexait terriblement cet homme.

Il lui malaxait les seins, s'activait entre ses reins, lui susurrant des mots doux à l'oreille. Mais rien de tout cela ne dégelait l'attitude de l'ancienne secrétaire du gruppenführer.

La bascule

7 avril 1945

Finie la belle maison avec vue sur la mer. Finis les magasins. Tout avait été restitué à un « légitime propriétaire » revenu d'entre les morts ou les quasi-morts, seul, aucun autre membre de sa famille n'ayant survécu. Finie la vie bourgeoise. Fernand Routot avait perdu tout le fruit de ses crimes.

Enfin, pas tout à fait. Depuis plusieurs mois, il avait récupéré, de nuit, tout ce qui pourrait avoir de la valeur aisée à convertir. Essentiellement, il s'agissait des bons vins et de l'or, sous forme de pièces ou d'objets d'art. La maison à la limite de Saint-Alban regorgeait de richesses mal acquises.

Tout était dans la cave, bien caché. Pas tout, en fait. Fernand Routot n'était pas un idiot. Si quelqu'un venait fouiller, il fallait qu'il trouve quelque chose sinon il continuerait de fouiller. Il fallait donc laisser dans un coffre, dans la cuisine, un peu d'or : des pièces de Reichmarks. Leur utilisation supposait de les refondre d'abord. Il pouvait sacrifier ce petit stock très limité. Il y avait aussi quelques bouteilles stockées sous l'évier.

Fernand Routot savait qu'il devait être discret. Il n'entretenait pas le jardin. Il avait revendu sa voiture à un autre qui devait fuir et ne se déplaçait plus qu'en vélo

La bascule

ou à pieds depuis plus d'un mois. La maison, vue de l'extérieur, semblait ainsi abandonnée.

Officiellement, Fernand Routot était recherché pour ses crimes, y compris trahison. Mais il savait aussi que les Juifs qu'il avait cachés avaient témoigné en sa faveur. Du coup, les nouvelles autorités n'étaient pas trop zélées à son égard. Il y avait d'autres criminels davantage recherchés. Celui à qui Fernand Routot avait revendu sa voiture par exemple. Une rumeur prétendit qu'il était mort dans un mitraillage de la route par un avion.

Le principal problème du moment de Fernand Routot se nommait Ursula. Si elle était découverte, il ne pourrait pas prétendre qu'elle était une prisonnière de guerre. Les viols récurrents ne pourraient pas être cachés. Cela ajouté à ses autres crimes... Il finirait sans aucun doute devant un peloton d'exécution. Ou bien avec une balle dans la tête, sans jugement.

Il entra dans la chambre. Elle était nue, juste couverte d'un large plaid de laine. Cela faisait longtemps que ses vêtements avaient été retirés et brûlés. Il ne devait rien rester de son identité, de son uniforme.

En le voyant, elle retira le plaid qu'elle jeta sur une chaise et s'allongea sur le lit en écartant les jambes et en détournant le visage. Obéissante et disciplinée jusqu'au bout. Fernand Routot ne put retenir un sourire méprisant.

La bascule

Elle était bien plus maigre que lorsqu'elle avait commencé sa détention. Elle ne se nourrissait que le minimum, même quand Fernand Routot lui proposait davantage. C'était sa manière de se suicider ou bien de se rendre moins désirable. Ses seins avaient fondu, ses hanches étaient dures avec l'os iliaque affleurant. Ses cheveux avaient perdu de leur superbe même si elle veillait à les coiffer au mieux en un ultime réflexe de dignité féminine.

Fernand Routot ne la désirait plus vraiment. Il s'en servait, faute de mieux. Et elle constituait un danger, comme la Juive en son temps. Il était temps que l'histoire se termine de la même façon. Il était temps que l'Aryenne aille rejoindre la Juive. Fernand Routot trouvait que c'était un beau geste bien qu'ironique.

Mais il fallait d'abord profiter un peu de ces cuisses ouvertes, une dernière fois. Fernand Routot retira donc ses chaussures, son pantalon, son caleçon et sa chemise. Puis il se plaça sur le lit entre les jambes d'Ursula. Il commença par caresser les mollets. Il sentit un léger frémissement tandis que la bouche de la femme ne put réprimer une grimace de dégoût. L'homme sourit. Méchamment.

Après les mollets, les cuisses. La femme ne bougeait plus, pas même des lèvres. Son regard demeurait fixé vers le mur. Un regard bleu acier mais où la moindre lueur avait disparu, tel un métal corrodé.

La bascule

Une main de Fernand Routot vint explorer la douceur de la pilosité pubienne tandis que l'autre commençait à malaxer un sein. Du moins ce qu'il restait d'un sein. L'homme se décida alors à passer aux choses sérieuses.

Il avait beau s'activer comme un beau diable, l'Aryenne ne frémissait pas. Un cadavre aurait été plus coopératif. Après tout, la distinction entre cette femme et une morte n'aurait plus lieu d'être quelques minutes plus tard. Fernand Routot ne prit même pas la précaution de décharger son foutre à l'extérieur du vagin. Ce n'était pas nécessaire.

Quelques instants à reprendre son souffle puis l'homme fit marche arrière pour quitter le lit et se lever sans perturber la position, cuisses ouvertes, de l'Aryenne. Il se rhabilla. Puis il vint se placer, accroupi, dans l'axe du regard bleu. Il ne dit pas un mot. Elle resta immobile. Il sortit son couteau de sa poche et le planta dans le ventre qui venait de recevoir son foutre. Alors elle se permit un soupir entre surprise, douleur et désespoir. Une larme coula des yeux bleus.

« Je vais t'enterrer avec la Juive, dans la même tombe. Ça sera une sorte de vengeance pour elle. »

Ursula se mit à pleurer pour de bon. Mais elle se mordit les lèvres pour ne rien dire tandis que le couteau était remué dans ses entrailles, remontant enfin jusqu'au cœur.

La bascule

29 octobre 1952

Après avoir achevé la tétée et obtenu le rot, Monique Formentin reposa le petit Guy dans son berceau. Séverine Formentin sourit. C'était une scène ordinaire dans de nombreuses familles : la mère avait allaité son fils sous le regard ému de la grand-mère. Pourquoi en parler ?

Peut-être parce que Monique Formentin n'était rentrée chez ses parents que quelques jours plus tôt. Des mois, la jeune femme avait résidé dans une maison de repos en étant très surveillée. Il fallait qu'elle vive. Il fallait que son fils vive. C'était la Loi. Monique Formentin n'avait pas pu empêcher le fils de Fernand Routot de naître. Elle n'avait pas pu mettre fin à sa honte, à ses souffrances.

Etait-il son fils ? Oui, sans aucun doute. Mais elle ne parvenait pas à considérer cet enfant comme tel.

Quand elle regardait l'enfant dans son berceau, dormant comme dorment tous les nouveaux-nés, elle ne pouvait s'empêcher d'être émue comme toute femme, tout être humain normalement sensible, devant un tel spectacle. Cet enfant était innocent, c'était vrai. Elle devait en convenir. Même s'il portait une ascendance coupable. Bon sang ne saurait mentir disait le proverbe et, en toute logique, il en était de même pour le mauvais

La bascule

sang. « Quand j'ai du mauvais sang, je me le fais tirer » aurait dit le Régent de France pour justifier que soit roué publiquement un noble avec qui il avait des liens de famille mais qui avait commis l'assassinat d'un usurier pour le voler. Fallait-il tirer ce mauvais sang ? Fallait-il qu'une mère tue son fils ?

Malgré son désir, elle était une femme qui était émue par la vue de ce bébé encore innocent. L'abandonner aurait pu être une solution. Mais les parents de Monique, Séverine et Joseph, n'avaient pas voulu. Ils étaient suffisamment aisés pour élever cet enfant inattendu qui demeurait une âme innocente. Ils refusaient de commettre un crime d'abandon.

Toute la ville savait ce qui s'était passé. Nul n'osait remettre en question la moralité de la pauvre Monique. Ses parents étaient connus comme d'honnêtes personnes. Elle était elle-même réputée pour être une jeune femme bien éduquée et travailleuse. Et le fait qu'ils assument cette naissance servait leur réputation, même si chacun aurait compris que l'enfant fut envoyé à l'autre bout du pays, qu'il disparaisse.

Monique était désormais, à son corps défendant, une fille-mère. Et le fruit de ses entrailles était maudit. Comment pourrait-il en être autrement ?

Séverine Formentin prit sa fille par le bras.

« Viens, laissons-le dormir, cet ange. »

Monique Formentin frémit mais obéit.

La bascule

22 décembre 1952

Tout Morbourg était décoré. Noël approchait. Depuis la fin de la guerre, les gens s'obstinaient à vouloir des fêtes, des festins, des cotillons, des lumières. Il fallait oublier les privations, les destructions, l'obscurité. Il fallait vivre.

Vivre. Il fallait vivre. Monique Formentin s'y résolvait, apparemment. Elle poussait le landau où le petit Guy dormait. Innocent. Il était innocent de tout. Il dormait du sommeil de l'innocence. Innocence. Pureté. Monique Formentin se répétait ces mots en boucle en regardant le fruit de ses entrailles. Mais elle avait beau les répéter, elle ne les croyait pas. Elle le voulait, pourtant, mais elle n'y parvenait pas.

A côté d'elle, marchant à son rythme, Séverine et Joseph Formentin, ses parents, étaient crochés l'un à l'autre, davantage liés par leur amour mutuel que physiquement par les bras. C'était eux qui avaient eu l'idée de cette promenade alors qu'ils avaient déjà dîné et que la nuit était tombée depuis longtemps. C'était une bonne heure pour profiter des illuminations, de l'ambiance de Noël.

Noël, la fête de l'espoir, où l'on célèbre les enfants. Tout, au cours de la promenade, rappelait Noël à Monique Formentin. Tout lui disait que le petit Guy

La bascule

serait gâté par sa famille comme s'il était un fils normal. Comme si son père avait aimé sa mère. Comme s'il avait été désiré et attendu. Comme s'il était le fruit de l'innocence. Comme s'il était innocent.

Les pas de la famille les dirigèrent vers le port, le bassin Jean-François de La Pérouse. Un paquebot y était amarré. Il faisait une escale à Morbourg jusqu'au lendemain de Noël. Et l'équipage avait décoré le navire autant pour les passagers que pour les habitants de la ville. Les lumières habillaient la carcasse de métal.

C'était beau. Séduite, oubliant un court instant ses malheurs, Monique Formentin sourit. Elle s'arrêta.

Surpris, ses parents se retrouvèrent quelques pas en avant lorsqu'ils stoppèrent. Ils se retournèrent, souriant.

« Tu t'arrêtes ? » demanda Joseph Formentin.

« Oui, je vais aller voir le bateau de plus près. Pouvez-vous me garder Guy ? »

« Bien sûr » acquiesça Séverine.

La mère porta donc sa main sur la poignée du landau, pour l'immobiliser. Puis elle regarda sa fille s'éloigner vers le bord du quai. Il faisait nuit. Rapidement, Monique Formentin ne fut plus qu'une ombre se rapprochant du bord du quai. Le paquebot inondait les environs, les docks, les places, de sa lumière aveuglante. Ce qui se glissait sous sa lumière devenait de fait invisible, ombre dans l'ombre.

La bascule

Monique Formentin était bien consciente d'être désormais invisible. Devant elle, l'ombre de la coque du navire bouchait l'horizon. Les lumières étaient au-dessus d'elle, la joie était au-dessus d'elle. Noël était au-dessus d'elle. Elle, elle était dans les enfers d'une situation impossible. Comment aimer le fruit d'un viol ? Comment aimer le rejeton d'un criminel, d'un monstre, issu d'une longue lignée de monstres et de criminels ? Elle ne le pouvait pas. Et elle n'avait pas plus le cœur de tuer le fruit de ses entrailles.

Le bateau était là, devant elle. La courbe de la coque, à la proue, faisait qu'il y avait un certain espace entre le quai et le métal. Juste de quoi tomber dans l'eau. Juste de quoi en finir avec l'impossible vie.

Monique Formentin s'assit sur une bite d'amarrage. Elle regarda le bateau devant elle. Elle leva les yeux vers le ciel. Les illuminations emplissaient son regard. Des lumières de toutes les couleurs de la joie lui rappelaient que c'était Noël.

Noël, Noël ! Joie sur la Terre, joie dans le Ciel.
Noël ! Noël !

Il n'y avait pas que les lumières. On entendait, à bord, les passagers rire, boire, chanter, danser. Noël ! Noël ! La joie est dans les cœurs.

Jeune fille sérieuse, Monique Formentin n'avait guère goûté des bals, des sornettes des hommes, des alcools qui enivrent les filles. A quoi bon cette sagesse, cette retenue, ces sacrifices ? Elle était fille-mère, violée

La bascule

et mère d'un fils de criminel, d'un fils de monstre qui ne pouvait qu'être monstre lui-même. Elle était la mère d'un monstre. Mais elle était mère. Cet enfant était son fils, son fils unique, son fils premier-né.

Les femmes sur le bateau, on entendait leurs rires depuis le quai. Elles connaissaient les joies des bals, des alcools, des hommes. Peut-être, sans doute même, certaines étaient-elles mères. Et les enfants dormaient sagement dans les cabines. Des enfants que l'on chérissait, sur lesquels ne pesait nulle malédiction.

Lorsque Monique Formentin regardait le ciel, le bateau qui emplissait son horizon, elle voyait le paradis. Puis son regard baissa. Il rejoignit le quai, l'ombre sous les lumières. Puis, après le bord, les profondeurs de l'obscurité, là où l'on entendait les vagues venues des tréfonds de l'océan mourir contre la pierre posée par les hommes.

Elle dénoua son foulard. Protéger son cou de la froideur hivernale n'était plus nécessaire. Elle serra ses jambes, plaçant l'une contre l'autre ses chevilles. Elle noua autour d'elles son foulard. Il fallait que les chevilles restassent bien solidaires, que les jambes ne tentent pas de nager et, pour cela, qu'elle ne puissent pas le faire.

Tourner d'un quart de tour. Se lever. Faute de pouvoir marcher avec les chevilles liées, basculer.

L a b a s c u l e

Troisième partie

L a b a s c u l e

La bascule

21 avril 1999

Le divan n'était guère confortable. Il avait mal au dos en se réveillant. Il ouvrit les yeux. Dans la pièce principale de la maison, la lumière du jour avait déjà tout envahi. Il n'y avait ni rideau ni volet dans la maison. Mais l'odeur de la poussière, de la crasse séculaire, elle, était bien présente. Pour l'habiter, cette maison devrait être nettoyée de fond en comble.

Ouvrir les yeux. Guy Routot l'avait fait, physiquement du moins. Ouvrir les yeux, comprendre la situation, la regarder en face, déjà. Cela était nettement plus difficile.

Il s'appelait Guy Raphaël Joseph Routot, dit Raphaël Formentin. Ouvrir les yeux, c'était déjà se souvenir de cela. Un nom. Son nom. Son vrai nom. Ses parents ou, plutôt, ses grands parents avaient voulu qu'il soit protégé par le messager des anges et par le père du Christ. Son père adoptif, son grand-père, portait aussi le prénom de Joseph.

Guy, c'était presque un sobriquet. En sortant du ventre de sa mère, il était très remuant. La sage-femme avait dit qu'il dansait bien. De fil en aiguille, de la danse de ses jambes et à la danse de Saint Guy, sa mère avait décidé de répondre « Guy » quand on lui avait demandé le prénom de son enfant. Peut-être était-ce une idée de la

La bascule

sage-femme. Les grands-parents avaient voulu ajouter des protecteurs. Sa mère ne s'y était pas opposé. Elle s'était suicidée en se jetant dans les eaux sombres du bassin Jean-François de La Pérouse, quelques jours avant Noël. Guy n'avait pas même six mois. Il n'avait donc, pour ainsi dire, pas connu sa mère.

Ses grands-parents l'avaient adopté formellement. Il était devenu pour tous Raphaël Formentin. Monique Formentin, sa véritable mère biologique, avait disparu. Tout au plus devint-elle une grande sœur défunte, morte avant sa naissance, quand il fut impossible de continuer de la cacher. Alors, les photos que ses parents regardaient en cachette revinrent décorer la vaste maison.

La vérité, il ne l'apprit qu'à sa majorité.

Il avait fallu lui montrer la maison abandonnée. Il avait fallu lui raconter les circonstances de sa conception. Il avait fallu lui dire que sa mère s'était suicidée car elle ne pouvait pas l'aimer. Il avait fallu admettre tous les mensonges. Il avait fallu ouvrir les yeux. Tout le monde avait dû ouvrir les yeux.

Dans la chambre, la femme s'était réveillée. Guy Routot y entendait du bruit. Peut-être était-ce ce bruit qui l'avait réveillé.

Ouvrir les yeux. Oui, il n'avait plus le choix.

La bascule

22 avril 1999

« Bon, et maintenant ? »

Elle était face à lui. C'était la deuxième fois qu'ils prenaient leur petit-déjeuner ensemble. Elle était toujours menottée et les pieds enchaînés mais elle était nue, en dehors d'une grande serviette autour des reins. C'était plus facile. Et elle serait moins encline à s'enfuir, à se promener dehors dans cette tenue.

Elle se frottait régulièrement les poignets, parfois les chevilles. La peau y était rouge. Le contact permanent du métal devait lui faire mal, même si Guy Routot avait veillé à ce que les anneaux ne fussent pas trop serrés.

Il la regardait. Il avait posé son bol de café. Elle était plutôt jolie, il lui fallait l'admettre. Et des seins exhibés comme cela sous son nez, cela restait des seins et lui restait un homme.

Elle agita la main devant les yeux de son ravisseur. L'autre main suivait mollement le mouvement, entraînée par la chaîne des menottes.

« Oh, et maintenant ? »

Guy Routot la regarda et il répéta la question : « maintenant ? »

« Oui. C'est le deuxième matin que nous nous regardons en chiens de faïence. Hier, vous ne m'avez

La bascule

rien dit de la journée. Pas même pour me demander si j'avais bien dormi... »

« Avez-vous bien dormi ? »

« Le lit est encore confortable, même s'il grince. Ce qui me gêne, ce sont les chaînes. Mais on s'y fait. »

« C'est bien. »

Guy Routot avait une expression neutre. Il n'était ni joyeux, ni furieux, ni rempli du désir de la femme nue qui s'agitait devant lui malgré ses chaînes. Il reprit son bol de café et recommença à boire.

Sur la table, les couteaux étaient à bout rond et guère affûtés. Ils ne pouvaient servir qu'à étaler le beurre sur le pain dur. La veille, Guy Routot avait préparé des sandwichs aussi bien pour le midi que pour le soir. La femme s'était plainte de la médiocrité de la table.

Faute d'avoir une réponse à sa question, la femme tapa du poing sur la table et se leva, renouant tant bien que mal sa serviette autour de ses reins. Guy Routot la regarda faire sans réaliser le moindre commentaire. Elle se dirigea vers sa chambre et en ouvrit la porte. Puis elle se retourna vers son ravisseur.

« C'est là que votre père avait retenu une Juive et ensuite une Nazie, n'est-ce pas ? Les policiers ont retrouvé les corps sur le terrain du château. Il devait les violer dans cette chambre, dans ce lit. »

Guy Routot ne répondit rien. Il buvait son café.

La bascule

23 avril 1999

Au petit-déjeuner, elle avait renoncé à lui parler. Il n'avait rien dit non plus. Puis elle était retournée dans sa chambre dont il avait verrouillé la porte. La fenêtre ne portait ni rideau ni volet mais des barreaux. Et les vitres étaient sales.

En deux jours, Guy Routot avait eu le temps de tout nettoyer, sauf la chambre. Il avait amené un petit réfrigérateur de camping qui permettait d'avoir de la nourriture fraîche. Il était allé faire ses courses au Marché Plus, pas très loin de là, à Morbourg.

Pas de grande cuisine : le repas du midi serait constitué de maïs vinaigrette et de jambon. Puis des crèmes au chocolat. Les grands-parents avaient raconté qu'il y avait beaucoup de bouteilles de vin dans la cave, jadis. Tout avait été bu, au fil du temps. Quant à l'or, il avait fallu attendre la majorité du petit Guy. Mais tout avait été donné à des œuvres caritatives. Seule la maison et son terrain restaient de l'héritage Routot.

Guy Routot ouvrit la porte de la chambre.

La fille était nue sur le lit, sans même sa grande serviette, jetée sur le sol. Le drap de dessus et la couverture avaient été repoussés. Elle était allongée sur le dos, écartant les jambes le plus qu'elle pouvait compte tenu de ses chaînes. Quant aux mains menottées,

La bascule

elle les avait mises sous ses seins, pour les remonter, pour qu'ils pointent bien et aient une apparence plus volumineuse.

« C'est ici que pour votre père a violé une Juive et ensuite une Nazie. Je le sais. Et votre grand-père baisait là votre grand-mère quand il ne l'envoyait pas faire le trottoir près du port. Vous respecterez sans doute la tradition familiale ? Je ne compte pas vous en empêcher. Je suis d'ailleurs entravée et incapable de vous résister. »

Guy Routot ne put s'empêcher de sourire méchamment.

« Vous m'avez appelé Guy Routot au lieu de Raphaël Formentin depuis le début. »

« C'est votre vrai nom. »

« Je sais. Et vous, vous vous appelez Carole Beaufour. »

« C'est mon nom. Et, moi, je ne m'en cache pas. »

« Beaufour. Votre famille a gardé son nom. Il provient du sobriquet d'un de vos ancêtres, donné ensuite comme nom à votre famille. Il brûlait dans son four de boulanger... »

« Je sais. C'était il y a plusieurs siècles. »

« Le temps change-t-il véritablement les choses ? Pourquoi serais-je coupable des crimes de mon père et de mon grand-père et vous innocente de ceux de votre ancêtre ? »

La bascule

« Ai-je dit que vous étiez coupable ? »

Elle souriait, se moquait ouvertement de son ravisseur. Guy Routot, lui, gardait une attitude neutre, presque dépressive.

« Non, c'est ce qu'a rappelé le juge quand je vous ai fait un procès. »

« Mais, maintenant, vous l'êtes. Enlèvement suivi de séquestration, viol... »

« Et meurtre. »

Elle perdit un instant son sourire narquois. Elle avait frémi. Qu'espérait-elle comme réponse à son « et maintenant ? » lancé le premier matin si ce n'est l'annonce de sa mort ?

« Faisons les choses dans l'ordre, à moins que vous ne soyez aussi nécrophile. »

« Je ne pense pas que l'on puisse parler de viol si la victime demande expressément à avoir un rapport sexuel avec l'homme qui sera ensuite accusé. »

« Je suis enchaînée. Je n'ai pas la possibilité de m'opposer à vous. J'en ai simplement pris acte. »

Guy Routot regarda Carole Beaufour. Elle était plus jeune que lui, une quinzaine d'années s'il avait bonne mémoire. Elle avait deux jolis seins en globes. Ses jambes étaient charnues comme il convenait, sans graisse et assez musclées, des jambes de cycliste. La pilosité pubienne s'annonçait d'une grande douceur, sans être soulevée par un ventre rebondie et gras. Le visage ovale bien formé était cerclée d'une longue

La bascule

chevelure brune. Oui, elle était une jolie femme. Beaucoup d'hommes avaient dû la désirer. Beaucoup, sans doute, en avait tiré du plaisir.

Pourquoi était-il dans cette situation ? Guy Routot ne pouvait certes pas s'empêcher d'éprouver du désir pour Carole Beaufour, surtout offerte ainsi sur un lit. Mais il se refusait à céder.

Cette femme semblait être sa Némésis.

Raphaël Formentin avait commencé sa vie chichement, après une dépression qui lui avait ôté toute envie de poursuivre des études supérieures. Et puis ses grands-parents et parents adoptifs étaient morts peu après, épuisés par leurs mensonges, anéantis de n'avoir pas pu sauver leur petit-fils, lâchés par la nécessité de vivre pour leur petit-fils. Le jeune adulte avait donc obtenu deux héritages : l'un en tant que Guy Routot, l'autre en tant que Raphaël Formentin.

Mais c'est sous son nom d'usage qu'il avait préféré se faire connaître. Il était désormais romancier à succès, journaliste-chroniqueur littéraire et artistique...

Carole Beaufour avait alors jailli dans sa vie, minée par les agissements de l'un de ses ancêtres, elle avait voulu détruire ce fils de criminel. Pourquoi Guy Routot réussirait-il mieux qu'elle ?

L'enfer avait alors débuté. Petit à petit, Raphaël Formentin avait été dévoré par Guy Routot.

La bascule

24 avril 1999, 7h30

Il l'avait enlevée. C'était la seule solution que Guy Routot dit Raphaël Formentin voyait face au harcèlement dont il ne pouvait se dépêtrer. Ses amis étaient gênés, se détournaient. Enfin, ses connaissances, ses collègues, ses confrères. Des amis, il n'en avait guère depuis sa dépression. Les mensonges, quand ils sont révélés, laissent des traces.

Et maintenant ? Il savait depuis le début quoi répondre à cette question. Il s'était refusé à se l'avouer mais, oui, il le savait.

Ouvrir les yeux.

La pièce principale était éclairée par la lumière du matin. Concernant Guy Routot, le soleil l'avait sans doute réveillé. Mais aucun bruit ne provenait de la chambre. Carole Beaufour dormait encore.

Ouvrir les yeux. C'était le bon moment. Avant qu'elle ne se réveille. Avant un nouveau petit-déjeuner où seraient échangés à peine quelques mots.

Ouvrir les yeux. Qu'avaient-ils à se dire ? Rien. Il l'avait enlevée. Il voulait se débarrasser d'elle. Mais il ne parvenait pas à se décider à la tuer. Se venger. Se débarrasser d'elle. La tuer. Seule solution. Mais solution impossible.

La bascule

Ouvrir les yeux. Il n'était pas son père. Il n'était pas son grand-père. Il n'y arriverait pas.

Il se leva. Le divan n'était guère confortable. Il avait mal au dos. Il se rendit aux toilettes. Puis il revint dans la pièce principale et s'habilla.

Il prit les clés des chaînes de Carole Beaufour et les posa sur la table. Puis il alla, doucement, sans faire de bruit, déverrouiller la porte de la chambre. Ainsi, elle pourrait sortir quand elle se réveillerait. Ses vêtements étaient bien en vue, à côté du coin cuisine, sur une chaise.

Il retira d'un sac une longue corde, y noua une boucle et la jeta par-dessus une poutre que l'on voyait au plafond. Elle servait sans doute à consolider la structure mais le plancher était un peu au-dessus.

Guy Routot devait disparaître pour de bon et, ainsi, une lignée criminelle s'éteindrait. Il enfila la boucle autour de son cou et serra. Puis il prit une chaise, monta dessus et veilla à nouer l'autre bout de la corde de telle sorte que la corde ne bouge plus sur la poutre.

Cela fait, Raphaël Formentin soupira. Il envoya Guy Routot dans le néant en faisant basculer la chaise. Celle-ci heurta d'abord le divan puis seulement ensuite le sol. Le bruit de la chute en fut amoindri. Dans son sommeil, Carole Beaufour n'entendit rien.

La bascule

24 avril 1999, 8h30

Il faisait jour. Carole Beaufour fut étonnée en se réveillant. Elle n'entendait rien en provenance de la pièce principale. Son ravisseur ne devait pas encore être réveillé.

Elle glissa ses mains enchaînées jusqu'à son pubis. Puis elle entreprit de se faire un peu plaisir.

« Il faut vraiment tout faire soi-même de nos jours » soupira-t-elle à voix basse.

Les chaînes de ses pieds tintèrent quand elle se leva. Elle avait envie d'aller aux toilettes. Elle allait réveiller ce ravisseur paresseux en secouant la porte.

A sa grande surprise, elle découvrit que la porte était ouverte. Elle sortit donc de sa chambre, nue, sans même la grande serviette autour de la taille. Et c'est alors qu'elle le vit, semblable à une carcasse inerte crochée au plafond. Elle marcha assez vivement pour sentir une douleur autour des chevilles à cause des colliers de métal. Elle attrapa une main. Elle était froide. Inutile de se fatiguer à chercher à le décrocher : il était mort depuis longtemps.

Elle pesta en secouant ses chaînes. Mais il y avait des urgences. Elle commença par se rendre aux toilettes. Elle réfléchissait. Pour elle, il y avait une évidence.

La bascule

Revenant dans la pièce principale, elle aperçut ses affaires dans un coin. Elle retrouva et ralluma son téléphone mobile. On pourrait ainsi la localiser. Puis elle vit les clés sur la table. Elle s'en saisit, vérifia qu'il s'agissait bien des clés de ses chaînes en faisant jouer les mécanismes mais les reposa tout en reverrouillant les colliers métalliques.

Guy Routot l'avait enlevée. Guy Routot l'avait violée. Guy Routot l'avait assassinée. Il ne pouvait en être autrement. Aucune autre fin n'était acceptable. Et, bien sûr, Guy Routot s'était suicidé, détruit par la culpabilité, par le poids de son histoire, par son destin.

Le printemps était doux. Carole Beaufour n'eut pas vraiment froid en sortant, sauf aux pieds. L'herbe était humide mais cela n'avait plus d'importance. Elle marcha jusqu'au bout du terrain, jusqu'au bord de la falaise. Elle s'arrêta. Elle sourit. Oui, c'était là l'endroit idéal pour tuer une jeune femme en la jetant du haut de la falaise. Il n'y avait pas le moindre espoir de se raccrocher à quoique ce soit, surtout en portant des chaînes. Le sol se déroba abruptement, à pic.

Elle avança jusqu'à ce que ses doigts de pieds ne sentent plus le sol ferme. Elle hésita. Elle avait peur. Elle ferma les yeux. Mais qu'importait sa volonté de vivre : c'était Guy Routot qui la jetait.

Elle bascula vers l'avant.

Table des matières

<u>PROLOGUE.....</u>	7
20 AVRIL 1999.....	9
<u>PREMIÈRE PARTIE.....</u>	17
7 NOVEMBRE 1921, 6H30.....	19
7 NOVEMBRE 1921, 7H00.....	23
5 MAI 1910.....	27
3 JANVIER 1908.....	31
4 JANVIER 1908.....	33
14 AVRIL 1912.....	35
2 DÉCEMBRE 1915.....	37
10 FÉVRIER 1918.....	39
12 JUIN 1919.....	41
13 JUIN 1919.....	43
23 MAI 1920.....	49
24 OCTOBRE 1929.....	51
25 OCTOBRE 1929.....	53
<u>DEUXIÈME PARTIE.....</u>	55
6 DÉCEMBRE 1951.....	57
5 AOÛT 1952.....	61

La bascule

24 OCTOBRE 1940.....	63
22 JUIN 1941.....	65
7 AOÛT 1941.....	69
7 DÉCEMBRE 1941.....	71
8 NOVEMBRE 1942.....	73
9 JUILLET 1943.....	75
17 AOÛT 1943.....	77
17 JANVIER 1944.....	81
19 AOÛT 1944.....	85
21 AOÛT 1944.....	93
7 AVRIL 1945.....	95
29 OCTOBRE 1952.....	99
22 DÉCEMBRE 1952.....	101

TROISIÈME PARTIE.....105

21 AVRIL 1999.....	107
22 AVRIL 1999.....	109
23 AVRIL 1999.....	111
24 AVRIL 1999, 7H30.....	115
24 AVRIL 1999, 8H30.....	117